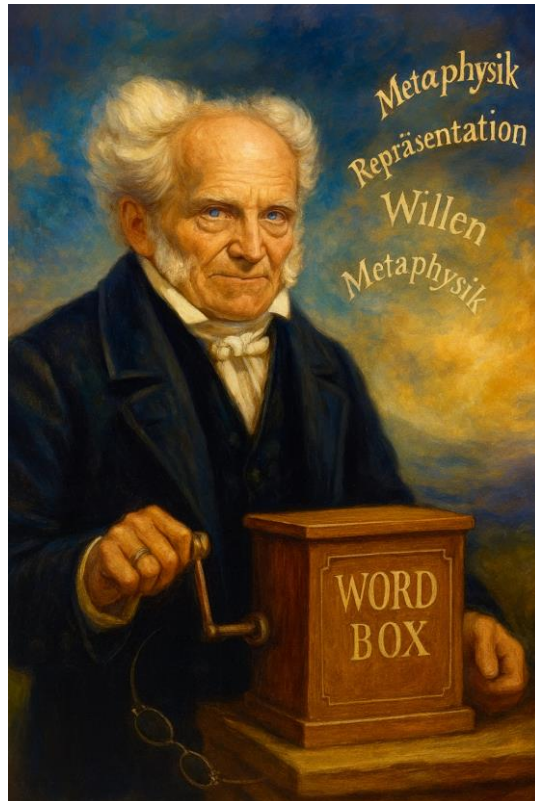


Denis CLARINVAL

SCHOPENHAUER

LE DEMON PHILOSOPHE



« Écoutons par exemple un des passages les plus expressifs, parmi quantité d'autres, qu'il a écrits en l'honneur de la condition esthétique (le Monde comme Volonté et comme Représentation, I, 231), écoutons l'accent de douleur, de bonheur, de reconnaissance qu'il met à prononcer de telles paroles. « C'est l'ataraxie qu'Épicure proclamait le souverain bien et dont il fait le partage des dieux ; pendant le moment que dure cette condition nous sommes délivrés de l'odieuse contrainte du vouloir, nous célébrons le sabbat du bain de la volonté, la roue d'Ixion s'arrête »... Quelle véhémence dans ces paroles ! Quelles images de souffrance et d'immense dégoût ! »

(Nietzsche, « Généalogie de la morale », « Quel est le sens de tout idéal ascétique », § 6)

« N'oublions surtout pas que Schopenhauer, qui a traité la sexualité en ennemie personnelle (la sexualité, et aussi son instrument, la femme, cet « instrumentum diaboli ») avait besoin d'ennemis pour rester de bonne humeur ; n'oublions pas qu'il avait une prédilection pour les paroles de colère, pour les paroles hargneuses, haineuses et bilieuses ; qu'il se fâchait pour se fâcher, par passion ; qu'il serait tombé malade, devenu pessimiste (— car il ne l'était pas, quoique ce fût là son plus chaud désir) sans ses ennemis, sans Hegel, sans la femme, sans la sensualité, sans la volonté de vivre, de rester en ce monde. Il y a à parier gros que sans tout cela Schopenhauer n'y serait pas

resté, il se serait enfui : mais ses ennemis le tenaient, ses ennemis lui offraient toujours de nouvelles séductions dans l'existence, sa colère était, tout comme pour les cyniques de l'Antiquité, un baume, un délassement, sa rançon et son remède contre le dégoût, son bonheur. »

(Nietzsche, ibidem, § 7)

LES OMBRES

Je marche sur notre terre et n'y vois que des ombres : où sont les hommes ? Auraient-ils disparu, mangés par la colère d'un faux passant ? Où se cache-t-il ce mangeur d'hommes qui se disait passer : j'entends son rire encore, ce rire « hideux » disait Musset, cri de la bête qui tout déchire. S'il est mort lui aussi et rit depuis sa tombe, j'en briserai les os et n'en ferai que cendres. Est-il sourd qui a dit que, privé de ses dents, il a cessé de rire ? Je n'en crois pas un mot : dans le silence des ombres, je l'entends qui ricane. Les ombres sont des lapins : leurs oreilles sont trop grandes pour capter ce silence dont il a fait son rire. Des lapins ! Les ombres sont fuyantes et aiment l'obscurité : elles se cachent de la lumière en marchant dans nos pas, toujours derrière comme un chien que l'on traîne et qui n'ont pas d'envie. L'ombre suit, sans prétention, celui qui la précède : j'ai beaucoup voyagé, dit-elle, et même dans le désert j'ai vu danser des filles, j'ai bravé les océans, dit-elle encore, et mangé des nuages au sommet des

montagnes. Les ombres sont la mémoire des hommes, de ce qu'ils ont été et maintenant ne sont plus. Ombres, qui de tout gardez le souvenir, où sont les voyageurs dont vous étirez bagage ?

Entendez-vous ces rires cachés dans le silence, ce rire qui tout embrase et n'en laisse que les cendres, ce rire du Destructeur qui ne laisse rien de son passage ? Vos oreilles ne sont pas assez courtes et vous êtes sourds à ce silence : rien ne vous avise que cette fidélité à ce qui vous précède. Des hommes vous ne savez que le pas, les traces qui sont aussi les vôtres mais tout est lisse à présent : le monde n'a plus d'empreintes dont vous feriez votre chemin. Les ombres sont figées dans leur attente comme ceux-là qui, un jour, ont attendu Godot mais il n'est pas venu : Godit ne viendra pas ! Vos oreilles sont-elles si grandes qu'aucun mot avisé ne peut s'y faire entendre ? Il n'est que l'Absent qui peut encore venir : le reste est déjà là. Si Godot n'existe pas, c'est parce qu'il est absent, bien plus loin que la portée de vos regards, bien plus loin que la portée du rire de ce démon. Ce qui est trop loin pour exister vraiment n'entend pas ceux qui s'en moquent et souhaitent qu'il ne vienne pas : ne fuit le ricaner que celui qui l'entend.

Voilà pourquoi les hommes ont disparu : c'est du rire qu'ils ont péri en l'entendant car il brise toute espérance, se moque des rêves qui donnent sens à la vie. Ombres, souvenez-vous de ceux

que vous étiez : voyageurs en quête de sens et de vous-mêmes, les ennemis de l'en vain qui clôt à jamais les paupières. Le rire, son rire, a fait de vous les plus grands pessimistes en vous privant d'un but auquel vous destiner. L'entendez-vous encore ce rire moqueur et malfaisant qui vous appelle à n'être plus : c'est sa plus grande victoire que vous ne l'entendez plus. Et pourtant il rit, je vous l'assure : il rit de votre inconsistance, de votre transparence, des fruits de son ectoplasme. Ne dit-on pas des grands malades qu'ils ne sont que des ombres, souvenir vague de ce qu'ils furent, les revenants de ce qui n'est plus, des fantômes en quelque sorte. L'homme est malade de son oubli et il décline comme la lumière du soir : poussé de la falaise dont se borde l'abîme, il s'éteint dans le silence de son néant. Le rire diabolique a fait de l'éteignoir l'instrument de sa jouissance qu'il voudrait éternelle.

Je ne suis pas au temps, nous dit-il, car tout esprit à venir m'est déjà possédé. Je suis, nous dit le rire, le Destructeur et me nourris des ruines de tout ce que j'abats : rien n'est assez qui lui résiste un seul jour. Vraiment rien ? Même pas un rire plus fracassant ? Ou un marteau que forgeraient les dieux ? Un marteau pour sculpter un homme nouveau, faire jaillir de l'ombre qui est pierre ce que le rire y a enfoui. Celui-là aura des oreilles courtes, des oreilles pour entendre ce qui est avisé et que l'ancien n'entendait pas car il était perdu dans le vacarme de ses oreilles trop grandes.

Il ne l'entendait pas, vous dis-je, car l'avisé nous vient sans bruit, autrement que le rire qui plait aux oreilles d'âne. Un marteau pour sculpter et tirer de la pierre le nouveau qui s'y cache, un marteau qu'aucune ombre a force de le soulever. Cessera le rire quand viendra le sculpteur qui, de son grand talent, rabattra nos oreilles. Quand viendra cet artiste ? C'est au qui d'y répondre, le qui est ce sculpteur, le qui dispose de ce talent, le qui se fait souci de l'avenir des hommes.

Qui suis-je d'encore penser parmi les ombres ? Qui suis-je de rester sourd au rire du Destructeur ? Je ne suis pas sculpteur et n'ai de l'homme nouveau qu'une bonne raison de le penser. Qu'importe cette raison pourvu que je le pense, mais ce n'est pas assez : penser frappe à la porte de ce qu'on ne peut dire, d'un indicible qu'on ne saurait nommer. Les mots sont défailants et impropres au séjour qu'ils taisent en le disant. La pensée, quand elle devient muette, fait appel à son Autre, son voisin de palier dans la demeure du dire, au deuxième tronc de l'acte poétique car, dans la poésie s'appartiennent le chant et la pensée et c'est au chant de désigner ce que l'autre ne saurait dire. Le poème est une partition que l'on compose avec des mots : si les mots, tels qu'ils s'agencent, donnent à penser, ils débordent de ce qu'ils ne disent pas dans l'interligne du non-inscrit où se dévoile, dans une étrange mélodie,, ce que les simples mots retiennent dans le silence de l'impensable. La poésie est chant car elle enrichit le

simple dire des mots d'une parole souveraine, son étrange mélodie, qui s'adresse à l'Esprit et se laisse saisir par lui sans avoir à se dire. Au dire de la souffrance, la poésie ajoute les larmes, de même qu'au dire de la joie elle ajoute un sourire. Le poème s'écoute ou se lit mais jamais ne s'interprète : c'est une œuvre absolue car le poème jamais n'est dupliqué dans la mesure où la parole qu'il nous adresse n'y est pas figurée.

De même l'homme qui, de la pierre brute dont il sera tiré appelle le sculpteur à le dévoiler, sera une œuvre absolue, création d'une forme pure, d'un existant qui,, quelle que soit la densité de ce qu'enferme cette forme, lui sera toujours extérieur. En d'autres termes le sculpteur qui, en la taillant, donne forme à la pierre, nous adresse une parole qui paradoxalement échappe à sa sculpture puisqu'elle n'est pas figurable et la requiert cependant comme lieu unique de son adressement. C'est avec l'art, et plus précisément la poésie, que prend fin la métaphysique car, à la dualité de la matière et de la forme, elle ajoute une troisième dimension dont la métaphysique ne saurait s'emparer puisqu'elle n'est jamais dicible ou figurable. De la même façon la poésie est le récif sur lequel s'échoue toute philosophie qui est, par essence, inapte à naviguer sur les eaux de l'indicible et du non figurable. C'est l'époque, disait Foucault, qui détermine ce qui est dicible et figurable mais, nous faut-il ajouter, ce qui est ainsi déterminé, ce sont les limites contingentes de ce qui peut être dit ou vu, sans

préjudice de l'indicible et du non figurable qui ne peuvent s'adresser que dans l'œuvre d'art, quelle que soit l'époque de sa création.

S'agissant de l'homme nouveau, n'attend plus que la question du qui puisque du quand le qui est une raison suffisante. « Qui est-il ? » demandez-vous : c'est un ami dont je tairai le nom. Il est connu de tous et cependant aucun ne le connaît : il est trop tôt, comprenez-vous, car vos souffrances sont inutiles si d'autres ne s'y ajoutent. Il faut beaucoup souffrir pour aimer la souffrance autant que la santé : « Amor Fati ! » dit le penseur. Ne perdez rien des vers qui suivent et vous saurez pourquoi le tourment est peu de chose, mesuré au tragique. N'est-ce pas au rire du Destructeur que vous devez d'être des ombres : qui sait cela comprend le sens tragique car est tragique l'en vain qu'annonce ce rire mais il ne le sait pas, ignorant tout de cette souffrance dont sans cesse il nous afflige. C'est de la mépriser qu'il nourrit sa jouissance, jurant qu'aucun mal ne l'atteint, que rien n'est en mesure de le rendre misérable. C'est de son rire glaçant, qu'il étourdit le monde : le feu de Prométhée, notre ultime espérance, s'est éteint dans la glace. Foutaises ! Que sait-il du froid, ce démon des tavernes ? A-t-il un jour franchi les frontières du grand nord ? A-t-il un jour mis pied dans les glaces éternelles au royaume des Hyperboréens ? Aurait-il peur du froid, ce buveur de boissons tièdes qui, piétinant le monde, n'en sait que les tavernes du diable ? Se riant de toute

chose, il étend sur les hommes le manteau de sa glace : l'enfer n'est pas brasier mais simple frigidaire.

Ombres qui demeurez, est-ce du froid de sa langue que je vous sens trembler ? L'ignorez-vous : « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu » nous dit un jour un grand poète hanté par le hasard. Ce lieu qui seul demeure, quand des mots plus rien n'est à comprendre, c'est celui de votre renaissance : quand tout s'est effacé, qu'on ne voit plus du banc ce qu'on y a gravé, ne reste que la page, appel à une autre histoire, une histoire jamais écrite, l'histoire de l'homme nouveau qui bientôt doit paraître. Cette histoire verra le jour dans l'ultime solitude, la septième nous a-t-on prédit, celle de la souffrance la plus grande, celle dont nous reviendra, une dernière fois, l'ami qui fera taire le rire du plus grand Destructeur. Demain peut-être...

AUPRES D'UN MORT

« Je pris le livre avec respect et je contemplai ces formes incompréhensibles pour moi, mais qui révélaient l'immortelle pensée du plus grand saccageur de rêves qui ait passé sur la terre. »

(Guy de Maupassant, « Au près d'un mort »)

Menton, janvier 1883. Guy de Maupassant, en quête d'un soleil bienveillant, a posé ses valises dans un hôtel en bord de mer. La Méditerranée, tranquille en cette saison, revient de l'infini mourir à quelques pas. Chaque après-midi, sous les fenêtres, Maupassant observe un rituel, toujours le même : un homme sort de l'hôtel et se dirige, à petits pas, vers un banc arrosé de lumière. L'homme s'assied et, comme un chat, offre en s'étirant sa carcasse aux rayons du soleil ; il étend ses longues jambes comme s'il voulait toucher la mer et y plonger ses pieds. Ensuite il se met à lire, toujours le même livre dont il tourne précieusement les pages : on penserait qu'il s'agit de la Sainte Bible. Un jour, Maupassant intrigué décide de se joindre au personnage, un allemand, et, pour se donner une contenance, emporte avec lui « Rolla » de Musset. Il prend place sur le banc et commence sa lecture ; aussitôt son voisin engage la conversation.

« - Savez-vous l'allemand, monsieur ?

- Nullement, monsieur.

- Je le regrette. Puisque le hasard nous met côte à côte, je vous aurais prêté, je vous aurais fait voir une chose inestimable : ce livre que je tiens là.

- Qu'est-ce donc ?

- C'est un exemplaire de mon maître Schopenhauer, annoté de sa main. Toutes les marges, comme vous le voyez, sont couvertes de son écriture. »

Tandis que Maupassant parcourait le livre confié par son voisin, deux vers de Musset lui revinrent à l'esprit :

« Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire

Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ? »

Tout en feuilletant le précieux livre, il pensait sans rien dire :

« Qu'on proteste et qu'on se fâche, qu'on s'indigne ou qu'on s'exalte, Schopenhauer a marqué l'humanité du sceau de son dédain et de son désenchantement. Jouisseur désabusé, il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite. Il a tout traversé de sa moquerie, et tout vidé. Et aujourd'hui même, ceux qui l'exècrent semblent porter, malgré eux, en leurs esprits, des parcelles de sa pensée. »

Maupassant reprit la conversation.

« - Vous avez donc connu particulièrement Schopenhauer ? Dis-à l'Allemand. Il sourit tristement.

- jusqu'à sa mort, monsieur. »

L'Allemand lui parla de son maitre, de l'impression quasi surnaturelle qu'il faisait à ceux qui s'en approchaient.

« Il me dit l'entrevue du vieux démolisseur avec un politicien français, républicain doctrinaire, qui voulut voir cet homme et le trouva dans une brasserie tumultueuse, assis au milieu de disciples, sec, ridé, riant d'un inoubliable rire, mordant et déchirant les idées et les croyances d'une seule parole, comme un chien d'un coup de dents déchire les tissus avec lesquels il joue. »

L'Allemand répéta les mots du Français qui s'en allait effaré :

« J'ai cru passer une heure avec le diable. »

Ensuite l'Allemand ajouta :

« Il avait, en effet, monsieur, un effrayant sourire qui nous fit peur, même après sa mort. »

L'Allemand rapporta une anecdote peu connue. Schopenhauer venait de mourir et il était convenu que ses proches le veilleraient la nuit tour à tour, par deux, jusqu'au matin. Son tour venu, il

entra dans la chambre mortuaire avec son ami et ils s'assirent au pied du lit.

« La figure n'était point changée. Elle riait. Ce pli que nous connaissions tous si bien se creusait au coin des lèvres, et il nous semblait qu'il allait ouvrir les yeux, remuer, parler. Sa pensée ou plutôt ses pensées nous enveloppaient ; nous nous sentions plus que jamais dans l'atmosphère de son génie, envahis, possédés par lui. Sa domination nous semblait même plus souveraine maintenant qu'il était mort. Un mystère se mêlait à la puissance de cet incomparable esprit. Le corps de ces hommes-là disparaît, mais ils restent, eux ; et, dans la nuit qui suit l'arrêt de leur cœur, je vous assure, monsieur, qu'ils sont effrayants. »

Incommodés par la décomposition, lui et son ami passèrent dans la chambre d'à côté d'où, par une porte entrouverte, ils pouvaient veiller sur le repos du maître. Ils furent soudain surpris par un bruit étrange venu de la chambre du mort ; aussitôt ils se précipitèrent au chevet de leur ancien maître.

« Je pris notre bougie et j'entrai le premier, fouillant de l'œil toute la grande pièce aux coins noirs. Rien ne remuait plus ; et je m'approchai du lit. Mais je demeurai saisi de stupeur et d'épouvante : Schopenhauer ne riait plus ! Il grimaçait d'une horrible façon, la bouche serré, les joues creusées profondément. »

Il expliqua alors que la décomposition avait détendu les muscles du visage et que le dentier de Schopenhauer avait été expulsé en dehors de sa bouche avant de finir sa course sur le plancher.

LE PRETENDANT ET L'EFFACE

Le propos concerne Schopenhauer et son rire moqueur et destructeur ; en effet Schopenhauer voit dans le monde comme volonté (de vivre) une absurdité, un en en vain et il préfère se réfugier dans les schèmes de la représentation. Mais la représentation laisse dans l'ombre l'essentiel du réel et c'est cet essentiel qui parle à travers de la bouche de « l'effacé » : Schopenhauer jette sur le monde la lumière faussante de la représentation et du coup laisse dans l'ombre l'essence même de la réalité. Schopenhauer est moqueur (son rire sarcastique et ses colères) de tout ce qui se revendique du monde en sa réalité, il prend même des postures qui l'assimilent au diable (« Auprès d'un mort » de Maupassant) et tous le craignent mais quand il perd ses dents, il ne peut plus ricaner et sa bouche se ferme à tout jamais...

LE PRÉTENDANT

(dans la lumière crue d'une lanterne intellectuelle)

Je suis l'éclaireur du réel. Celui qui dit : « Il n'y a rien ». Celui qui rit. Car la vérité, vois-tu, ne fait pas pleurer, elle ronge. Elle ronge les illusions, les naïvetés, les simulacres du bonheur. Je les ai tous brûlés. Et toi, qui es-tu donc ? Une ombre dans le contre-jour de mon raisonnement ?

L'EFFACÉ

(dans une pénombre mouvante, douce, presque tremblante)

Je suis ce que ton rire n'a pas pu réduire. Je suis ce qui reste quand tout a été nié. Je suis ce que ta lumière a oublié, derrière les choses. Tu m'as nommé « en vain ». Mais tu as oublié que le vain peut contenir le souffle. Le reste. L'indicible.

LE PRÉTENDANT

Je suis celui que l'on appelle quand l'illusion s'effondre. Celui que l'on lit dans les heures pâles, où l'âme cherche un refuge dans le néant. J'ai fait de la pensée une armure. J'ai sculpté l'inutile avec les mots du savoir. Le monde est volonté, pulsion absurde, tumulte sans fin. Il veut, il veut sans cesse, et pour quoi ? Pour rien. C'est là mon triomphe : avoir montré que tout cela, cette agitation, cette sueur des vivants, n'est qu'un rêve moisi, un théâtre où l'acteur ignore le drame. J'ai dit : « Pour rien » Et cela a suffi à les faire taire.

L'EFFACÉ

Et pourtant... tu parles encore. Ta bouche, même dans la mort, n'a pas su se taire. Tu croyais sourire, mais ce n'était qu'un rictus. Tes dents, maître, n'étaient pas à toi. Elles t'ont quitté avant ton

dernier mot. C'est l'ironie qui t'a trahi, non la tienne, mais celle plus profonde, plus ancienne, d'un réel que tu as refusé d'habiter.

LE PRÉTENDANT

Le réel ? Ce mot qui s'use sous la langue des crédules ? Je l'ai éventré, dépouillé, regardé sous toutes ses coutures. Il n'a rien à dire, sinon ce cri sourd du vouloir-vivre. Une bête aveugle. Il fallait l'achever par le savoir, par la clarté, par la lumière de la représentation. L'homme doit se retirer du tumulte. Refuser la mascarade.

L'EFFACÉ

Mais tu n'as vu que ce que tu as éclairé. Tu as braqué ta lumière sur le monde, et n'as regardé que la scène... pas ce qu'elle laissait derrière : l'ombre. Et dans cette ombre, il y a plus de vérité que dans tous tes aphorismes. Ce n'est pas la clarté qui révèle tout le réel : c'est le murmure, le repli, le silence où quelque chose persiste. Tu as cru comprendre en nommant, mais nommer, c'est déjà oublier.

LE PRÉTENDANT

Tu parles d'ombres... mais je suis lumière. Je suis structure. Je suis la rigueur qui sauve de l'errance.

L'EFFACÉ

Tu es prétention. Tu es verticalité qui nie la profondeur. Tu as voulu te sauver de l'absurde en l'embrassant trop fort, au point d'en étouffer toute poésie. Tu as préféré la représentation au souffle. Tu as voulu penser à la place de sentir.

LE PRÉTENDANT

Sentir, sentir... C'est le tremblement des faibles. C'est le chant creux des désespérés.

L'EFFACÉ

Non. C'est ce qui demeure après ton rire. Ce qui reste quand tu t'es tu. C'est là, dans l'interstice, que vit ce que tu n'as jamais pu nommer. Je suis ce silence. Ce retrait. Cette altérité qui t'échappait. Tu as tout vu... sauf ce qui se cachait dans ta propre lumière. Ce qui t'a toujours échappé, c'est ce que tu as appelé « en vain ». Mais c'est dans ce « en vain » que naît le chant.

Vous dirai-je, cher prétendant, que ce qui tue l'esprit, ce ne sont pas les illusions, ce sont vos vérités ? Ces vérités trop nettes, trop bien ciselées, qu'on croirait sorties d'une morgue : froides, raides, cliniques. Vous affirmez, d'un ton sans appel, que nous venons de rien, et que nous y retournons sans escale, sans sens. Et vous vous en réjouissez presque, n'est-ce pas ? Comme si c'était là le fin mot

de l'existence : un grand éclat de rire dans le noir. Un sarcasme cosmique.

LE PRÉTENDANT

Oui, j'ai vu ce que les autres refusent de voir. J'ai ôté les oripeaux de la consolation, gratté le vernis des croyances, et ce qu'il reste, c'est cette farce grinçante qu'on appelle vie. Vouloir, souffrir, mourir : toute variation est illusion. Le reste est fable. Vous m'en voulez, peut-être, de ne pas raconter d'histoires. Mais les histoires ne sauvent pas : elles endorment.

L'EFFACÉ

Et pourtant... c'est l'histoire de mon père qui me revient. Un homme simple. Pas philosophe. Il ne lisait pas Kant. Il ne citait pas Hegel. Il n'aurait jamais supporté vos aphorismes. Mais il souriait. Pas d'un rire démoniaque, non. D'un sourire de fatigue juste, de paix vraie. Et il vivait. Vraiment. Il n'avait ni Dieu, ni maître mais du sens, né dans l'effort, dans la routine, dans l'attention aux autres.

LE PRÉTENDANT

Un pauvre âne, dites-vous vous-même. Il portait des charges qui n'étaient pas les siennes, et vous admirez cela ? Ce que vous

nommez sens n'est que résignation. Une abdication tranquille devant l'absurde. Il aurait dû lire mes livres.

L'EFFACÉ

Mais il aurait préféré porter votre œuvre que de la lire. Et je ne crois pas qu'il ait vécu pour rien. Car ce rien que vous magnifiez, ce néant que vous revendiquez comme socle de toute pensée digne, vous ne le traversez qu'en spectateur. Vous ne tombez pas dans le gouffre, vous l'éclairez avec vos projecteurs de concepts, en vous tenant bien à distance. Mais c'est nous qui chutons.

LE PRÉTENDANT

Et vous croyez qu'un peu d'élan vital suffit à conjurer l'abîme ?

L'EFFACÉ

Non, je ne conjure rien. Je marche. Je glisse parfois. Mais j'avance. Et je n'ai pas besoin d'habiter le désespoir pour en témoigner. Je n'ai pas besoin d'éteindre la lumière pour comprendre qu'elle projette des ombres. Vous confondez lucidité et abdication. Vous faites de la représentation une religion, et vous sacrifiez l'invisible à l'intelligible. Mais tout ne se pense pas. Tout ne se dit pas. Et ce qui reste, ce qui tremble au bord des mots, c'est là que je vis.

LE PRÉTENDANT

Vous êtes un romantique, voilà tout. Un nostalgique du sens, un faiseur d'illusions. Moi, j'ai ôté le masque. J'ai tué l'idole. J'ai révélé le néant sous le fard.

L'EFFACÉ

Mais c'est encore une posture. Un masque d'ironie pour cacher la peur. Vous riez, mais vos dents sont fausses. Et votre rire, comme celui des morts, ne tremble plus. Il grince. Et vous n'effrayez plus personne.

LE PRÉTENDANT

Tu veux encore me parler de lumière, toi qui vis tapi dans les marges ? Je te vois t'accrocher aux visages, aux gestes, aux regards qu'on ne voit plus. Tu confonds l'émotion et la vérité, la chaleur humaine et la lucidité. La vie n'a pas de sens, elle s'agite. L'homme s'invente des fables pour oublier l'abîme qu'il est. J'ai vu l'essence du monde, et elle était volonté aveugle, insatiable, absurde. N'essaie pas de me désarmer avec tes souvenirs de famille.

L'EFFACÉ

Je ne t'en demande pas tant, Arthur. Je n'ai pas ton goût du gouffre ni ton culte du vertige. J'habite les jours, ceux qu'on traverse sans y penser. Je parle de Sartre, si tu veux. Papou, oui,

avec sa coquetterie dans l'œil. Un œil qui regardait toujours un peu à côté, mais jamais à côté de l'essentiel. Tu dis que l'homme se fabrique des illusions ? Je dis qu'il y a dans l'illusion une vérité plus humaine que ton ricanement.

LE PRÉTENDANT

Sartre, ce sophiste sentimental... Lui aussi s'est pris pour un oracle et s'est noyé dans ses contradictions. Il finit par appeler à l'espérance comme d'autres prient par habitude. Tout cela est faiblesse. L'homme n'espère que parce qu'il refuse de regarder le vide en face.

L'EFFACÉ

Mais le vide ne regarde personne. Il n'a pas d'yeux, Arthur. C'est toi qui lui as prêté ton regard. Moi, je me souviens d'un homme, mon père peut-être, rentrant d'une journée harassante. Il ne parlait pas de néant. Il portait ses fatigues avec un sourire franc. Sans métaphysique. Sans théâtre. Il n'était pas philosophe, mais il vivait avec une forme de clarté que ta volonté ne peut comprendre.

LE PRÉTENDANT

De la sentimentalité de comptoir ! Ton père n'a jamais écrit *Le Monde comme Volonté et Représentation*. Tu es l'homme des

anecdotes, l'homme du minuscule. Tu veux panser l'angoisse avec des mots simples. Tu refuses l'abîme parce que tu ne le supportes pas.

L'EFFACÉ

Non, je refuse qu'on me dise que vivre ne vaut rien. Je refuse qu'on me parle du néant comme d'un dieu. J'existe ici, maintenant. Tu veux tout dissoudre dans la représentation, mais tu oublies que c'est en elle que le réel se perd. Tu dresses des systèmes comme des murs, mais derrière ces murs, ce que tu ne vois pas, c'est l'enfant qui court, c'est l'amant qui attend, c'est l'autre.

LE PRÉTENDANT

Tu veux parler du regard ? Je connais trop bien le regard des hommes. Il mendie. Il supplie. Il trahit. Il se détourne. C'est un théâtre là aussi, une mise en scène du besoin.

L'EFFACÉ

Et pourtant, c'est dans le regard qu'on commence à être. Même Sartre, que tu méprises, le savait : c'est l'autre qui fait de moi un sujet. Tu refuses cela parce que tu refuses la blessure de la dépendance. Ton rire est un bouclier. Mais il ne protège plus rien, Arthur. Tu ris sans dents désormais.

LE PRÉTENDANT

C'est vrai... je n'ai plus de dents. Et alors ? Qu'est-ce que cela change à ce que je sais ?

L'EFFACÉ

Cela change que ton rire ne mord plus. Il ne fait que trembler dans le vide. Et ce tremblement-là, vois-tu, je le reconnais. C'est le moment où l'on comprend que le monde, si absurde qu'il soit, n'a jamais cessé d'être habité. Tu voulais t'en extraire. Tu n'as fait que t'y cacher.

LE PRÉTENDANT

Ah, tu reviens... toujours lesté de ton passé comme d'un manteau humide. Tu parles de durée, mais c'est encore une illusion. Le temps est une hache. Il coupe, il tranche. Il ne relie rien, il assassine. Il t'offre la mémoire pour mieux te rappeler que tu n'y es plus. Tu veux faire du devenir une réminiscence ? Tu veux croire que l'être ne se perd pas, qu'il se conserve en se métamorphosant ? Tu es attendrissant. Tu refuses la ruine. Moi, je ne refuse rien. Le temps me dépouille, et je l'applaudis.

L'EFFACÉ

Tu confonds le devenir et l'amnésie. Le passé ne m'écrase pas, il me traverse. Il ne me hante pas comme un spectre, il

m'accompagne. Tu parles d'oubli comme s'il était possible, mais rien ne s'oublie vraiment. Ce que nous avons été n'est pas mort : c'est là, dans la façon dont nous marchons, dont nous parlons, dont nous aimons. Le devenir n'est pas rupture : il est continuité. Il n'est pas page blanche, mais manuscrit en cours, raturé, vivant.

LE PRÉTENDANT

La philosophie, si elle mérite encore ce nom, n'est pas consolation. Elle n'adoucit pas les angles. Elle expose, elle révèle, elle démasque. Tu veux y faire entrer la mémoire et le chant ? Soit. Mais n'oublie jamais qu'elle est née du cri. Ce que tu appelles concepts, ces formes ouvertes, ces creux pleins de sens, ne sont que les pierres d'un temple inachevé. Tu leur prêtes de la grâce, je leur rends leur poids. Tu veux les faire chanter, moi je les fais tomber.

L'EFFACÉ

Mais c'est leur inachèvement même qui les sauve. Le concept ne vaut que s'il est poreux, perméable au réel. Il ne dit pas le monde comme un tout, mais comme une promesse. Ce que tu nommes indigence est leur respiration. Le concept n'est pas une statue ; c'est une main tendue. Il ne ferme pas : il propose, il invente, il s'accorde. Et c'est en cela qu'il peut, peut-être, approcher ce qui échappe, l'Autre, le Soi, l'ombre qui ne se laisse pas nommer.

LE PRÉTENDANT

Tu verses dans la mystique. Tu veux faire parler le silence, toi qui crains la finitude. Tu aspires à une philosophie qui se souvient, qui s'adoucit. Mais la philosophie n'est pas tendre. Elle ne chante pas, elle scande. Elle ne révèle que pour effacer aussitôt. Elle ne cherche pas le sens, elle le détruit pour mieux comprendre la vacuité.

L'EFFACÉ

Et pourtant, vois-tu, même dans tes mots les plus durs, quelque chose survit. Ton rire, Arthur, ce rire édenté, tu sais bien qu'il n'est plus qu'un masque. Tu parles de destruction, mais c'est ton propre vide que tu masques. Tu veux faire croire que tout s'effondre, mais c'est seulement ta solitude qui t'assourdit. Tu refuses d'être un homme parmi les hommes, et c'est pour cela que tu as inventé le monde comme illusion.

LE PRÉTENDANT

C'est vrai. J'ai refusé la communauté des vivants. Je ne m'y suis jamais senti chez moi. La vérité, je la cherchais dans la chambre close de l'entendement. Mais à présent, dans cette obscurité où mes dents ne ricanent plus, je devine que quelque chose m'a échappé. Que peut-être... peut-être, la lumière ne vient pas du

dehors. Peut-être qu'elle naît dans les fissures du concept. Peut-être... que tu avais raison de parler de mémoire.

L'EFFACÉ

Pas de victoire, Arthur. Pas de triomphe. Juste cette phrase, doucement, comme un aveu : *le temps ne tue que ce qui renonce à devenir*. Le reste, le chant, le visage, la trace... tout cela persiste. Et dans l'ombre que tu redoutais tant, ce n'est pas la fin que j'ai vue. C'est ton regard, détourné peut-être, mais encore ouvert.

LE PRÉTENDANT

Je marche, mais je ne croise plus personne. Je ne vois que des ombres, des traces vides, des échos. Où sont les hommes ? Où sont les vivants ? Ont-ils disparu, engloutis par quelque dévoreur d'espérance ? J'entends encore son rire — pas un rire d'homme, mais un cri de bête, un souffle hideux, comme Musset le disait. Ce rire ne s'est pas tu. Même mort, il ricane depuis la tombe. Il perce encore le silence.

L'EFFACÉ

Il ne faut pas s'y tromper. Ce rire n'a pas besoin de dents pour mordre. Il n'a jamais eu besoin de chair pour déchirer l'âme. C'est un rire sans visage, sans lieu. Un rire qui habite les creux de l'histoire. Un rire glacial, un rire sans fin. Il rit parce que les

hommes ont cédé. Ils ont cessé de lutter. Ils se sont faits ombres. Fuyants. Absents à eux-mêmes.

LE PRÉTENDANT

Mais les ombres mentent ! Elles parlent comme si elles avaient vu le monde, traversé les mers, dansé dans le désert... Elles se vantent d'avoir vécu. Mais ce n'est que souvenir. Elles sont les restes. Elles disent : « J'ai été », mais elles ne sont plus. Mémoire floue de ce qu'elles furent. Elles ont oublié comment on marche vers. Elles ne font que suivre.

L'EFFACÉ

Les ombres sont la fidélité dégradée. Elles avancent sans direction, sans dessein. Ce qu'elles suivent, ce ne sont plus des pas mais des traces effacées. Elles attendent, figées, comme ceux qui attendaient Godot. Mais Godot ne viendra pas. Il ne viendra jamais. L'absence a remplacé l'avenir. Le silence s'est fait parole unique. Et le rire a tout brûlé.

LE PRÉTENDANT

Ce rire-là, c'est le rire du nihilisme. Il se moque de tout ce qui espérait encore. Il n'attaque pas de face : il consomme de l'intérieur. Il vide les mots. Il détruit les buts. Il tue la promesse. Il

fait des hommes des fantômes de leur propre attente. Et tu dis qu'il n'est pas invincible ?

L'EFFACÉ

Non. Il n'est pas invincible. Ce rire, aussi puissant soit-il, redoute une seule chose : le chant. Le chant qui ne se moque pas, qui ne se renverse pas en sarcasme. Le chant qui sculpte. Le chant qui fait surgir du silence une forme encore inédite. Il faudra un marteau. Pas un marteau de guerre — un marteau de sculpteur. Un marteau qui crée.

LE PRÉTENDANT

Un marteau, oui. Pour tailler dans la pierre ce qui reste d'humain. Pour libérer l'homme caché dans la roche. Celui dont les oreilles ne seront ni grandes ni sourdes, mais justes. L'homme qui saura entendre l'avisé, même quand il vient sans bruit. Il faudra un sculpteur pour faire naître cette figure neuve.

L'EFFACÉ

Mais ce sculpteur, nul ne sait qui il est. Peut-être n'est-ce qu'un mythe. Un ami sans nom, connu de tous mais reconnu de personne. Il est trop tôt, peut-être. Ou trop tard. Ce que je sais, c'est qu'il ne viendra que si la souffrance l'appelle. Et pas n'importe quelle souffrance : la souffrance nue, sans plainte, celle qui fait silence.

LE PRÉTENDANT

Tu parles comme si penser ne suffisait plus.

L'EFFACÉ

Penser ne suffit plus. Penser touche ses propres limites. Le langage se défait au seuil de l'indicible. C'est pourquoi la poésie est nécessaire. La poésie dit ce que la philosophie effleure sans jamais saisir. La poésie pleure là où la pensée reste muette. C'est elle qui, dans le chant, nomme sans fixer. C'est elle qui désigne le lieu où peut renaître l'homme.

LE PRÉTENDANT

Alors le poème est marteau lui aussi ? Un marteau de mots pour sculpter l'invisible ?

L'EFFACÉ

Oui. Mais un marteau fragile, instable, qui frappe dans le vide. Il ne crée que des esquisses, des éclats, des ombres de ce qui pourrait être. Pourtant, c'est là que finit la métaphysique : dans le silence du poème, où la forme et la matière sont dépassées par une troisième dimension. Celle qui ne peut ni se dire, ni se voir. Mais seulement se faire entendre, dans un tremblement.

LE PRÉTENDANT

Et cet homme nouveau, tu crois encore en lui ?

L'EFFACÉ

Je ne crois pas : je l'espère. Parce que le rire du Destructeur n'est pas la fin. Il est l'ultime épreuve. Il est l'hiver, mais il ne saurait empêcher le feu. Même si ce feu est faible, même s'il vacille, il existe encore. Dans l'art. Dans le chant. Dans la forme qu'un sculpteur, quelque part, façonne.

LE PRÉTENDANT

Alors il viendra ?

L'EFFACÉ

Oui. Demain, peut-être.

Le Prétendant se leva lentement, son regard perdu dans la mer lointaine. Sa voix, teintée d'une hésitation palpable, brisa le silence.

LE PRÉTENDANT

Il y a des morts qui ne se laissent pas oublier. Ce rire, ce rictus figé dans la mort... il semble traverser les âges. Schopenhauer, par

exemple, il est là, même dans sa tombe, il persiste dans cette éclatante ironie qui transperce tout. Ne le sens-tu pas, cet éclat ?

L'Effacé tourna lentement la tête vers lui, un regard pénétrant mais calme. Il parla d'une voix grave.

L'EFFACÉ

:

Tu vois des morts là où d'autres ne voient que des ombres. Mais tu as raison, il y a quelque chose de permanent dans ce rire, une vérité qui ne peut être effacée. Schopenhauer n'est pas simplement un mort parmi d'autres ; il est un fantôme qui traverse les âmes, qui obsède les consciences. Il incarne l'ultime vérité du monde : tout est vain. Ce n'est pas le sourire d'un sage, mais celui d'un témoin qui a tout vu.

Le Prétendant secoua la tête, son regard s'assombrissant.

LE PRÉTENDANT

Tu es trop sensible à cette fatalité. Schopenhauer, c'est la négation de tout ce qui nous pousse à avancer. Il a détruit les rêves, les idéaux, les espérances. Ce n'est pas un héritage, c'est une malédiction. Ce livre, ses annotations, ce sont des pierres tombales qu'il nous impose, sans pitié, sans répit. Qu'est-ce qu'il nous reste, à part un désert d'incompréhension ?

L'Effacé répondit, son ton calme et mesuré, comme une évidence à laquelle il ne pouvait échapper.

L'EFFACÉ

:

Peut-être. Mais tu t'obstines à voir en lui le destructeur, et non celui qui a seulement ouvert les yeux. Schopenhauer n'a pas détruit les rêves, il a simplement montré ce qu'ils sont : des chimères. Il n'a pas abattu la beauté de la vie, il a enlevé le voile. Il a mis en lumière l'inévitable souffrance, la futilité des désirs humains. Et ceux qui l'exècrent portent, malgré eux, les cicatrices de ses idées.

Le Prétendant, frustré, haussant légèrement la voix, répondit avec véhémence.

Le prétendant

Tu parles comme s'il fallait accepter ce nihilisme comme une vérité ultime ! Mais ce n'est pas ce que je vois. Je refuse cette vision du monde. Il y a encore des luttes à mener, des vies à vivifier, des raisons de se battre. Nous avons cette capacité, toi comme moi, à réinventer un sens, à créer de nouvelles raisons d'exister. Et non, nous ne sommes pas condamnés à vivre sous le joug de ce rire inaltérable.

L'Effacé resta silencieux un instant, observant le Prétendant. Puis il répondit, d'un ton qui ne semblait plus appartenir à ce monde.

L'EFFACÉ

Tu t'efforces de croire que l'on peut changer le cours de la pensée, de la réalité. Mais cette vérité est déjà là, et elle te hante, toi aussi. Ce rire, ce rictus de Schopenhauer, il ne te laissera pas. Ce n'est pas un simple sourire, mais un éclat de lumière qui dévoile la souffrance sous toutes ses formes. Tu peux tenter de lutter contre lui, mais il est déjà en toi. Regarde autour de toi, tu n'échapperas pas à cette vérité.

Le Prétendant s'éloigna légèrement, comme pour trouver un peu d'air. Il inspira profondément avant de répondre, d'une voix plus calme mais non dénuée de défi.

Le prétendant

Je refuse de me laisser engloutir par cette vérité. Oui, Schopenhauer a vu la futilité, il a vu la souffrance partout. Mais il a aussi vu ce qui reste : la volonté de vivre, de créer. Même dans la mort, même dans le néant, il y a cette force. Je vais me battre contre son regard, contre son influence. Il n'a pas tout vu, il n'a pas vu ce qui est possible quand on refuse de se soumettre à cette vision du monde.

L'Effacé le regarda, un sourire presque imperceptible se dessinant sur ses lèvres. Il prit un instant avant de répondre.

L'EFFACÉ

Tu veux tout réinventer, tout reconstruire. Mais tu es à la croisée des chemins. Cette vision de la souffrance, de la vérité, elle n'est pas un poids que tu peux repousser. Elle se glisse en toi, elle s'infiltre dans tes pensées, elle devient ton compagnon, même si tu ne veux pas la voir. Schopenhauer n'a pas seulement exposé la souffrance, il a mis à nu l'illusion de l'humanité. Ce sourire, ce rire, il ne meurt jamais. Il hante ceux qui, comme toi, cherchent à échapper à sa morsure.

Le Prétendant, l'air déterminé, tourna de nouveau son regard vers la mer.

LE PRÉTENDANT

Alors je lutterai contre ce rire. Peut-être que ce combat sera mon dernier. Peut-être qu'il ne servira à rien, mais je ne peux accepter de vivre dans cette ombre. Schopenhauer ou non, je ferai en sorte qu'il y ait encore un sens à tout cela. Ce rire ne me brisera pas.

L'Effacé le scruta une dernière fois, un léger soupir s'échappant de ses lèvres.

L'EFFACÉ :

Sois certain d'une chose, mon ami. Ce rire, ce sourire glacé de Schopenhauer, il ne te lâchera pas. Il est déjà en toi. Et un jour, tu le comprendras, non pas dans la fureur de la lutte, mais dans la douceur de l'acception. Alors, peut-être, tu trouveras un autre sens. Mais pour l'instant, sache ceci : même dans la mort, il nous guide. Et nous sommes tous des enfants de ce sourire.

Dans un parc désert, un banc solitaire sous un ciel écrasé de nuages. La brise légère effleure le sol poussiéreux, et le silence est ponctué seulement par le murmure du vent. Deux hommes se rencontrent, l'un d'un regard acéré, l'autre d'une présence fluide, presque effacée.

LE PRÉTENDANT

Vous semblez, monsieur, être un homme qui cherche encore la vérité dans le dédale de l'existence. Un regard perdu dans l'horizon infini, comme si le monde n'offrait que des réponses insaisissables. Ne le voyez-vous pas ainsi ? Une vaste toile d'ombres, de brumes et de déceptions ?

L'Effacé :

(Il regarde ses mains, les gestes lents, comme une tentative de se rassembler.)

Il est vrai que les contours de la vie semblent flous. Comme si tout

était suspendu dans l'incertitude. Et pourtant, il y a des moments où l'on croit saisir quelque chose... un éclat, une étincelle de sens. Mais dès qu'on l'approche, il s'échappe, emporté par ce tourbillon inarrêtable.

Le Prétendant

Vous parlez de l'illusion de l'éclat. Ah, je comprends. C'est là la grande faiblesse des hommes, de chercher des lueurs là où il n'y en a pas. Nous vivons dans un monde de volonté aveugle, où le désir pousse l'âme à se perdre dans le futile, à croire que le sens émerge de la douleur, comme une fleur qui jaillit d'un sol stérile. Mais ne voyez-vous pas que tout cela est vain ? Chaque recherche n'est qu'un miroir déformant de nos désirs les plus futiles.

L'Effacé

:

(Il baisse la tête, un souffle court comme un soupir.)

Oui... Je le vois. Et pourtant, je ressens encore en moi un besoin de chercher. Même si je sais que ce que je trouve est rarement ce que j'espérais, même si l'espoir se brise contre la réalité cruelle. Mais peut-être n'est-ce pas la quête qui est fausse, mais notre manière de la mener, n'est-ce pas ?

LE PRÉTENDANT

(Il sourit, un sourire d'amertume, presque cruel.)

Ah, l'espoir. Ce poison délicat qui ronge lentement l'âme. Croire que la quête peut avoir un sens. Mais que signifie réellement cette recherche ? L'homme court après des chimères. Chaque victoire qu'il croit remporter n'est qu'une illusion fugace. La réalité est une bête sauvage qui dévore tout ce qu'elle touche, sans pitié, sans explication. Le monde est régi par des lois froides, implacables. La volonté de vivre, de vouloir, d'aspirer à des choses... Tout cela est une farce grotesque.

L'Effacé

:

(Silence. Ses yeux cherchent quelque chose au-delà des mots, mais il semble comme pris dans un tourbillon intérieur.)

Et si cette « farce grotesque » n'était pas la fin de tout ? Si l'homme, malgré ses faiblesses et ses illusions, avait encore la possibilité d'échapper à cette impasse ? Je ne dis pas que la vie a un sens grandiose, mais peut-être y a-t-il des éclats de beauté, des instants fugaces où la douleur laisse place à quelque chose de plus doux... Même si ce n'est qu'un souffle.

LE PRÉTENDANT

(Le ton se fait plus mordant, chaque mot frappant comme une lance.)

La beauté, dites-vous ? Mais quelle beauté ? Celle des étoiles qui nous échappent dès que l'on tend la main ? Celle des rêves que nous tissons pour tenter de remplir le vide de notre existence ? Non, non... tout ceci n'est qu'une fable. L'homme est pris dans un tourbillon de désirs qui ne font que l'enfermer davantage. Vous croyez en un élan vers quelque chose de plus haut, mais vous ne voyez pas que cet élan est une chaîne invisible qui vous lie à la souffrance. Le sens... il n'existe pas. L'illusion de la beauté n'est qu'une distraction. Une manière pour nous de supporter ce qui est insupportable.

L'EFFACÉ

:

(Il se redresse un peu, comme s'il voulait dire quelque chose de plus ferme, mais sa voix reste douce.)

Peut-être... Peut-être, mais cela ne suffit pas, monsieur. Vous parlez de chaînes et de souffrances, mais la souffrance peut aussi être un révélateur, un maître cruel certes, mais un maître. C'est dans l'ombre que se dessine parfois la lumière. Dans le manque, l'homme trouve des réponses qui échappent à sa volonté. Car ce n'est pas dans le désir de posséder qu'il existe un sens, mais dans

l'acceptation de ce qui est. Peut-être qu'en acceptant la douleur, l'homme touche à une forme de vérité qu'il ne peut saisir autrement.

LE PRÉTENDANT

(Il ricane, un rire sombre qui résonne dans l'air comme un écho lointain.)

L'acceptation... Quel noble principe ! Mais voyez-vous, ce n'est pas l'acceptation qui sauve. C'est la renonciation. Renoncer à cette folle idée de sens, de beauté, de rédemption. La vie n'est qu'un enchaînement de souffrances sans fin. Nous sommes pris dans un cycle de désirs, d'échecs, et de déceptions. L'homme est un animal soumis à la volonté, et cette volonté ne connaît ni pitié ni grâce. Elle écrase tout, comme le vent écrase la fleur fragile.

L'EFFACÉ

:

(Son regard se fait plus distant, plus perdu, mais une lueur de question se dessine dans ses yeux.)

Alors vous voyez tout cela, et pourtant vous vivez... Vous continuez à respirer, à parler. Pourquoi, monsieur ? Si la vie n'est qu'une illusion, pourquoi ne pas y mettre fin ? Pourquoi supporter cette pesanteur de l'existence, si tout n'est que néant ?

LE PRÉTENDANT

(Le regard se fait perçant, presque inhumain.)

Parce que la vie elle-même est une partie de cette volonté aveugle. Elle nous pousse, elle nous consume. Mais nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ? Nous sommes des jouets entre les mains de la volonté, et jusqu'à notre dernier souffle, nous allons courir après un mirage, en croyant qu'il pourrait nous donner ce que nous cherchons. Vous le savez bien, monsieur, il n'y a pas de salut. Il n'y a que l'attente de la fin.

L'EFFACÉ

:

(Il ferme les yeux un instant, puis les ouvre lentement, comme pour voir au-delà de la douleur.)

Et dans cette attente, peut-être que... peut-être que l'on trouve quelque chose. Même si ce n'est qu'une illusion, cela reste quelque chose. Vous dites que nous sommes des jouets. Peut-être... mais il y a dans chaque mouvement une quête, même s'il n'y a pas de réponse.

L'EFFACÉ

(Le regard perdu dans le vide, une tristesse insondable dans la voix.)

Je ne comprends pas, monsieur. Vous parlez de souffrance, de

vide, mais il y a pourtant quelque chose qui résiste... Un éclat, même ténu, de ce qui fut beau. Mes pleurs... vous semblez vous en nourrir, et pourtant, que reste-t-il dans ce dénuement, si ce n'est une promesse brisée ?

Le Prétendant

(Il sourit, son sourire acéré tranchant l'air comme un coup de poignard.)

Ah, vous pleurez, vous pleurez... mais mes larmes ne sont pas pour vous, mon ami. Ce sont les vôtres qui nourrissent le sol où je m'ancre, et vous, vous y croyez encore. Vous croyez que ces pleurs renferment une vérité, une force. Mais vos larmes ne sont que l'écho de la futilité de votre existence. Dites-moi, qu'a-t-on jamais gagné à pleurer, sinon l'acquiescement à notre propre défaite ? (Il s'arrête un instant, comme une pause dans sa réflexion.)

« Mes pleurs te font sourire, infâme créature », dites-vous. Pourtant, voyez-vous, la souffrance ne vous porte nulle part. Elle est un poison. Une eau salée qui se déverse dans vos veines, jusqu'à ce que le corps lui-même en devienne esclave.

L'EFFACÉ

(Il relève la tête lentement, une lueur de défi dans les yeux, comme si une force silencieuse cherchait à se faire entendre à travers lui.)

Non, monsieur... Vous vous trompez. Même dans la souffrance, il y a une vérité qui brille, une lumière cachée dans les ténèbres. Oui, il y a un prix à payer, une renonciation, mais ne pourrait-on pas, à travers cette douleur, peut-être, accéder à quelque chose de plus pur ? Vous dites que la souffrance est une farce. Je le vois, je le ressens aussi, mais... peut-être qu'au-delà des mots, des idéaux, il existe une forme d'acceptation qui libère l'âme. Peut-être sommes-nous condamnés à chercher, à errer, mais cela ne signifie pas que tout est vain.

LE PRÉTENDANT

(Il rit doucement, comme une brise glacée.)

Vain, vous dites ? Tout est vain, mon ami. Le monde n'est qu'un abîme de contradictions et de faux-semblants. Vous croyez que la souffrance peut être sublimée, que derrière chaque blessure il y a une possibilité de rédemption ? Non, vous vous égarerez. La vérité, celle qui nous dévore sans pitié, c'est que nous sommes seuls face à l'immensité de l'indifférence de l'univers. Vous parlez d'Hélios, du soleil qui décline... Mais qu'est-ce que ce déclin sinon

le signe que tout s'effondre sous le poids du temps ? Vous croyez encore aux promesses des étoiles et des âges révolus, comme si la lumière pouvait chasser les ténèbres.

« Tu as vidé le ciel de ce qu'y fut promesse... » Oui, tout est vidé. Rien n'est plus. Les aigles ont disparu, les colombes se sont envolées, et tout ce qui reste n'est que le bruit sourd de l'effondrement. Regardez autour de vous, n'est-ce pas là le triste spectacle de ce qui a été brisé ?

L'EFFACÉ :

(Il détourne le regard, comme s'il cherchait une réponse dans l'horizon lointain.)

Les promesses brisées, vous avez raison. Mais n'est-ce pas aussi la condition de l'homme ? D'accepter qu'il n'y a pas de réponse facile, qu'il n'y a pas de consolation ultime ? Vous parlez de « l'abîme du temps », de la détresse qui nous poursuit... Mais peut-être est-ce cela, cette lutte incessante, qui forge notre humanité. La souffrance n'est pas un fardeau, elle est une épreuve qui, d'une certaine manière, nous façonne.

(Voix tremblante, mais fermée.)

« Du soleil qui décline, Hélios a-t-il regret ? » N'y a-t-il pas, en ce déclin, quelque chose d'inéluctable, une forme de beauté tragique ?

LE PRÉTENDANT

(Il se redresse, comme si la question même de l'Effacé l'exaspérait.)

La beauté, dites-vous ? Oui, cette beauté que vous glorifiez comme un dernier rempart contre l'horreur de l'existence... Vous avez oublié qu'elle ne demeure pas. Elle meurt, tout comme les oiseaux qui s'envolent et les rêves qui s'éteignent. Les ombres de ce qui fut brisé, de ce qui a sombré dans l'oubli... N'en avez-vous pas assez de pleurer ce qui n'est plus ? Regardez autour de vous, le monde n'est plus qu'un cimetière d'illusions. Tout ce que nous avons bâti, tout ce que nous avons chéri, tout a été emporté, balayé par la force de la volonté.

« Ne demeurent que les ombres de ce qui fut brisé... » Oui, il n'y a plus que des cendres, des ruines. Et vous croyez encore qu'il y a de l'espoir à trouver dans ces débris ?

L'EFFACÉ

(Il ferme les yeux un instant, profondément marqué par les mots du Prétendant. Puis il ouvre lentement les yeux, un léger sourire triste aux lèvres.)

Et pourtant, monsieur... Si nous sommes des cendres, si nous ne sommes que des ombres, alors peut-être qu'il nous reste, même dans l'obscurité, le souffle d'une vie qui se bat pour exister. Peut-être que c'est cela la véritable condition humaine : une lutte constante pour donner sens à ce qui n'en a pas. Même si, comme vous le dites, tout est une illusion. Peut-être que dans cette illusion, il y a encore un peu de ce qui nous rend humains. Vous triomphez de nos naufrages, vous les comptez, mais moi... je me demande encore si, dans cette mer déchaînée, il n'y a pas quelques bribes de vérité à sauver.

Le Prétendant

(Il se lève lentement, regardant l'horizon avec un air de supériorité distante.)

Sauver quoi ? De quoi parle-t-on ici ? L'illusion du salut ? L'idée d'une vérité qui se cache dans la souffrance ? C'est là, à mon sens, toute la tragédie de l'humanité. Vous vous accrochez à des fantômes, vous glorifiez des débris... Mais moi, je sais que tout cela est une farce. Une farce gigantesque.

(Il tourne son regard vers l'Effacé avec une froideur glaciale.)

Les naufrages, monsieur, sont déjà faits. Vous êtes déjà perdu.

Les ombres grandissent, et les vagues de la mer, là-bas, semblent s'apaiser, comme si la nature elle-même attendait les prochaines paroles. Le vent porte des murmures anciens, mais les voix des deux figures résonnent avec une intensité inouïe, remettant en cause la nature même de l'existence et du sens.

L'EFFACÉ

(Le regard se perd dans l'horizon, mais une légère tension flotte dans l'air autour de lui. Son ton est celui d'un homme qui tente de comprendre un abîme dans lequel il se noie.)

Et maintenant, monsieur, que dire du rire que vous portez sur le monde ? Vous parlez d'un rire "destructeur", mais n'y a-t-il pas de place pour d'autres formes de rire ? Vous, Schopenhauer, vous dîtes que la joie est une illusion. Mais, ce rire de la cruauté, n'est-ce pas celui des ombres qui se dressent dans la nuit, sans retour possible ? "Le monde est un obscur, privé de lendemain," dites-vous. Mais ne nous reste-t-il pas une lumière, même faible, même vacillante, dans ce même monde ? Pourquoi s'acharner à détruire, quand il suffirait peut-être de nourrir cette étincelle ?

Le Prétendant

(Il sourit, d'un sourire qui, pour un instant, semble presque humain, mais qui ne tarde pas à se fendre d'une cruauté glacée.)

Ah, ce monde... Ce "monde obscur" comme vous dites ! Mais que croyez-vous ? La lumière n'est qu'une illusion parmi d'autres. Vous évoquez le rire des enfants, celui des vieux, et même celui des larmes, vous cherchez la beauté dans cette misère humaine, mais quelle est cette beauté qui ne fait que cacher la vérité d'un monde sans signification ?

(Il se penche un peu en avant, comme pour mieux saisir l'essence de la pensée de son interlocuteur.)

« Le tien est destructeur de nos humbles chemins », vous dites. Et vous avez raison. Le rire que je porte détruit, oui, et il le fait avec une grande efficacité. Ce rire n'est pas celui de la joie, ni même de la liberté. Il est celui de la lucidité, celui qui expose la vérité nue. "Qu'on empruntait jadis pour épouser les cieux"... Vous croyez que l'homme, en cherchant le ciel, trouve quelque chose de plus que sa propre chute ? Non, il n'y a rien au-dessus, rien à espérer, seulement la fin inéluctable.

L'EFFACÉ

(Il baisse les yeux, luttant contre un sentiment qui pourrait le faire vaciller, mais il relève la tête, la voix tremblante d'une conviction presque désespérée.)

Mais vous, vous avez détruit tout espoir, tout sens ! Vous dites que "le Dieu de notre enfance est mort". Vous le tuez à coups de

marteau, vous réduisez tout à néant ! Mais que reste-t-il ? Vous ne parlez que d'illusions, de souffrance. Vous parlez du monde comme d'un abîme sans fin, mais que serait ce monde sans ces "rire de larmes" que vous dénoncez, sans cette quête d'un sens qui nous maintient en vie, même dans la douleur ?

(Il reprend d'une voix plus basse, comme si la question elle-même était une sorte de cri intérieur.)

Que reste-t-il si tout est brisé, si toute espérance a été écrasée par votre marteau de scepticisme ?

LE PRÉTENDANT

(Il éclate d'un rire froid et incisif, comme si la question elle-même était une provocation.)

« Les rires cruels »... Vous parlez de ceux qui « font baisser les yeux », n'est-ce pas ? De ceux qui "déversent la honte sur la proie qu'ils accablent"... Mais qui accable qui ? C'est l'homme lui-même qui se condamne, qui se dévore dans ses propres contradictions. Vous croyez que ce monde peut être sauvé par des sourires enfantins ou des rires fuyants ? Il n'y a pas de rédemption dans ce monde. Vous pensez que l'espoir peut naître d'une illusion, mais ce sont ces illusions qui nourrissent le malheur humain. Il n'y a pas de rire plus honteux que celui qui espère encore.

(Il se redresse, jetant un regard glacé à l'horizon.)

Le rire, dans sa forme la plus cruelle, est celui qui détruit la dernière illusion. Il est le dernier coup porté à une humanité déjà tombée. Celui qui rit de notre misère n'est-il pas celui qui, finalement, a compris la vérité de notre existence ? Que reste-t-il, sinon l'ombre des désirs et des croyances déçus ?

L'EFFACÉ

(La voix tremblante, mais une détermination silencieuse semble s'installer. Il regarde le Prétendant d'un œil qui, malgré tout, ne cède pas.)

Vous vous amusez de notre souffrance, vous vous délectez de la vérité que vous croyez détenir, mais ne voyez-vous pas que, sans ce désir de sens, sans cette lutte incessante pour le trouver, nous serions réduits à quoi, à qui ? Des corps sans âme, des esprits sans but. Vous parlez du rire des enfants comme si ce n'était qu'un masque, mais il est le seul vrai, le seul qui soit pur.

(Il laisse passer un silence, lourd de sens.)

« Les rires inattendus dont s'épanchent nos pensées »... Vous oubliez que même dans la souffrance, il existe une forme de transcendance. Le rire peut être cruel, je le sais, mais il peut aussi être un cri de révolte, un acte de résistance face à l'absurde.

LE PRÉTENDANT

(Il se fige un instant, ses traits se durcissant à nouveau.)

Résistance ? Ah, mon ami, qu'est-ce que la résistance, sinon un dernier combat inutile contre l'inéluctable ? Vous voulez croire qu'il y a encore quelque chose à sauver. Mais non, il n'y a rien. Pas de lumière, pas d'ombre, seulement le silence. L'homme, dans son arrogance, veut toujours trouver un sens à sa souffrance, mais il est trop tard. Vous êtes déjà perdus, et votre quête de sens n'est qu'une fuite en avant, une manière de masquer la seule réalité qui vaille : le néant.

(Il sourit encore une fois, mais cette fois, c'est un sourire lourd de résignation.)

« De quoi sera-t-il fait si n'ont plus d'espérance ces humains délaissés que brise ton marteau ? » Vous me demandez cela, mais la réponse est simple : ils seront faits de poussière, de vent, et d'oubli.

Le vent souffle avec plus de force, comme pour insister sur le tourment intérieur des deux interlocuteurs. La mer au loin déchire l'horizon, et l'obscurité envahit peu à peu la scène, tandis que le dialogue continue de façon implacable.

L'EFFACÉ

(Le regard se durcit, une lueur d'irritation apparaît dans ses yeux alors qu'il observe le Prétendant. Il prend un ton plus incisif, comme s'il cherchait à percer la carapace de son interlocuteur.)

Et voilà, vous vous enivrez de votre propre rire, Schopenhauer. Ce rire, que vous semblez prendre pour la vérité absolue, finit par se gonfler, se propager comme un poison qui contamine tout. Mais dites-moi, ne voyez-vous pas que vous ne faites que déprécier tout ce qui reste de digne en nous ? "Quand tous les yeux se baissent, la honte n'a plus de prise", dites-vous, mais c'est précisément ce que vous provoquez : la honte. Vous nous forcez à regarder un abîme sans fond, et lorsque nous vous demandons une lueur, vous nous renvoyez dans l'obscurité de votre pensée.

(Il s'interrompt, laissant un silence, puis reprend, d'un ton encore plus tranchant.)

Mais disons-le : vous avez choisi de détruire tout ce qui pourrait encore donner du sens. Vous vous délectez du déclin, et maintenant, que vous reste-t-il à offrir ? Quand le rire devient ce monstre grotesque, vous devenez son complice. Le monde, déjà meurtri, n'a plus qu'à se prosterner devant votre froideur. Mais vous êtes-vous déjà demandé si ce n'était pas là une défaite, un piège que vous vous êtes tendu à vous-même ?

LE PRÉTENDANT

(Il fait un geste nonchalant, comme si les paroles de l'Effacé n'étaient que des échos lointains. Son ton devient plus calme, presque détaché, mais un éclat cruel brille dans ses yeux.)

De la honte, de la honte, encore et toujours... Vous semblez croire qu'un monde sans illusions est un monde sans valeur. Mais ce monde que vous pleurez n'a jamais été qu'une illusion. Ce que je fais n'est que dévoiler la vérité. Vous parlez de "rire coupable", mais le vrai crime, mon ami, c'est de nourrir encore des mensonges. Quand la fausse lumière de l'espoir s'éteint, tout le reste s'effondre dans la vérité nue. Et la vérité, vous le savez, est sans pitié.

(Il se lève et fait quelques pas, comme s'il cherchait à imposer davantage sa perspective. Puis, il se tourne vers l'Effacé avec une ironie mordante.)

Sais-tu, mon cher ami, que la mort n'est pas ce que vous croyez ? La faux de la mort, pour vous, serait-elle une fin ? Peut-être, mais pour moi, c'est un jeu, un jeu d'échecs, comme un croisé le disait autrefois. Quand les rois se font face, sans qu'une case les sépare, qui des deux a gagné ? Est-ce la vie ou la mort qui triomphe, lorsque tout n'est que hasard et écrasement des illusions ?

L'EFFACÉ

(Le visage marqué par une perplexité grandissante, il regarde le Prétendant, puis secoue lentement la tête.)

Je vous entends, Schopenhauer, et pourtant, tout cela me semble absurde. Un jeu de dupes ? Vous semblez jouer à un jeu que vous ne comprenez même pas entièrement. Vous dites que la mort est une partie d'échecs, mais comment pouvez-vous prétendre jouer à ce jeu quand vous ne comprenez même pas les règles ? Vous vous êtes laissé prendre par votre propre piège ! Il n'y a ni logique, ni finalité dans votre raisonnement.

(Il s'approche de lui, comme s'il voulait forcer le Prétendant à affronter sa propre contradiction.)

Mais pourquoi cette incertitude ? Pourquoi cette incapacité à voir la faille ? Vous avez cessé de rire, vous avez cessé de répondre. Et maintenant, vous me demandez de suivre une logique qui m'échappe. Seriez-vous mal à l'aise de ne rien trouver dans ce que vous avez bâti ?

LE PRÉTENDANT

(Il reste immobile un instant, son regard s'assombrissant, avant de répondre, d'une voix plus basse mais tranchante, comme s'il s'adressait à lui-même autant qu'à l'Effacé.)

La contradiction... Oui, c'est là tout le paradoxe de l'existence. Je suis pris dans ce piège, et vous aussi, car nous cherchons tous deux une réponse là où il n'y en a aucune. Vous, vous appelez ça un piège, moi je l'appelle la seule vérité. L'illusion de la logique, de la raison, n'est qu'un voile posé sur le néant. Vous voulez comprendre, vous voulez que tout ait du sens, mais ce monde n'en a pas. Il est absurde, il est dénué de raison.

(Il s'arrête, les yeux plongés dans les ténèbres qui commencent à les envelopper, comme s'il s'enfonçait dans un abîme intérieur.)

La vérité n'est ni dans la logique d'Aristote, ni dans les illusions humaines. Elle est dans le vide. Un vide que nous fuions, un vide qui nous condamne tous. Si j'ai cessé de rire, c'est parce que je comprends enfin qu'il n'y a rien à dire, rien à sauver, rien à comprendre.

L'EFFACÉ

(La voix désormais tremblante, il fait un pas en arrière, les mots échappant à ses lèvres avec une étrange résonance de détresse.)

Vous... vous vous êtes perdu dans ce vide. Vous ne voyez pas que c'est là que réside la vraie tragédie ? Que vous vous ayez pris au piège de votre propre pensée, c'est cela, votre vrai malheur. Vous parlez de la logique comme si elle n'avait aucune valeur, mais la

pensée humaine, Schopenhauer, n'est-elle pas la seule chose qui nous distingue du chaos ?

(Il secoue la tête, un sentiment de résignation dans les gestes.)

Vous cherchez à nous convaincre que le monde est un néant, mais qui donc êtes-vous pour juger ainsi l'existence humaine ? Ne croyez-vous pas qu'il y a encore une part de beauté dans cette contradiction même, dans cette quête incessante de sens ?

Le vent s'intensifie, secouant les arbres autour d'eux. La mer déchaînée semble répondre à la violence des paroles échangées. La nuit, désormais bien présente, plonge les deux figures dans une obscurité épaisse, mais le dialogue, comme un éclat de lumière, reste acéré et brillant.

L'EFFACÉ

(Le regard de l'Effacé devient plus perçant, son ton est celui de l'accusation. Chaque mot est une lame. Il s'avance d'un pas décidé, comme si ses mots devaient briser la carapace du Prétendant.)

Avoue, Schopenhauer, que s'égare ton propos. J'en fus témoin jadis, au retour du croisé, quand le monde semblait encore garder une étincelle d'espoir. La mort est une énigme, et tu prétends l'avoir percée, mais t'as-tu jamais vraiment compris ce que tu

racontais ? Le néant que tu prônes n'est qu'une chimère de plus. Le véritable mystère de la vie et de la mort ne se résume pas à ce que tu répètes sans fin.

(Il marque une pause, comme s'il scrutait l'âme du Prétendant.)

Les rois, en effet, sont une autre énigme, mais toi qui prétends tout savoir, tu n'as même pas su résoudre cette question. La mort, oui, elle reste un mystère, mais ce mystère ne réside pas dans l'insignifiance du monde, comme tu sembles vouloir le faire croire. Il est ailleurs, dans cette lutte entre ce qui est et ce qui doit être.

(Il incline légèrement la tête, avec une note de défi.)

Tu dis que tu veux en rire, mais ton souffle est coupé. N'as-tu pas résolu des choses plus singulières, des paradoxes bien plus graves ? Ne vois-tu pas que ta volonté de réduire l'existence à une simple tragédie nihiliste ne fait que t'éloigner de ce que tu pourrais comprendre ? Admettons que je ris. En seras-tu aidé ? À moins que tu le taises dans un fracas de colère, comme tu as coutume de faire chaque fois que la vérité te blesse ?

LE PRÉTENDANT

(Il fixe intensément l'Effacé, son regard froid, presque dénué d'émotion, tandis qu'un sourire imperceptible se forme sur ses lèvres.)

Tu penses que je me perds dans mes propos, mais tout ce que je dis n'est qu'une révélation. Une révélation dont tu te détournes. Tu parles de mystères comme si le monde devait encore receler un secret, comme si derrière chaque illusion, il y avait une vérité cachée. Mais la vérité, mon cher ami, réside dans ce que tu refuses de voir.

(Il s'avance d'un pas, puis laisse échapper un rire faible, un rire sans joie.)

Tu parles de la mort comme d'un jeu, mais c'est toi qui cherches à y jouer. Tu veux y voir de l'ordre, une réponse à donner. Mais tout ce que tu obtiens, c'est l'incompréhension de l'existence dans sa pureté la plus cruelle. Quand l'âme se trouve face à la fin, il n'y a ni solution ni clé, seulement le silence.

(Il se détourne légèrement, comme si ces mots lui coûtaient davantage qu'il ne voulait l'admettre.)

Je te laisse méditer sur ce que tu ne peux rire. Car, tout comme toi, j'ai vu la mort sous son masque impitoyable. Et je sais qu'elle n'a ni forme ni dessein. Elle est simplement ce qu'elle est, une

absence. Un vide. Et en cet endroit, je règne, sans prétention, sur mes amis déçus, ceux que le monde a oubliés. Mais toi... toi, tu cherches encore à lutter contre ce vide, comme si un sens pouvait en surgir.

L'EFFACÉ

(Il se redresse soudainement, une lumière étrange dans les yeux. Un silence lourd pèse sur lui, mais il reprend la parole avec une détermination nouvelle.)

Tu voudrais que je reste là, à te voir te vautrer dans ta propre dépression ? Mais je ne suis pas de ceux qui se laissent submerger par des idées mortes. Ne crois pas que je te regarde avec admiration, Schopenhauer. Tu te complais dans ton obscurité, mais le monde n'est pas fait pour les esprits comme le tien.

(Il s'approche lentement, ses mots pesant lourdement sur le Prétendant, qui, pour la première fois, semble hésiter.)

Tu parles de rois que rien n'a séparés. Et pourtant, tu te condamnes à cette séparation que tu prétends inéluctable. De ce qui oppose ces deux rois se résume la question : pourquoi, toi, avec ta volonté dévorante, tu as décidé de t'éteindre dans l'ombre ? Et plus encore, pourquoi vouloir entraîner les autres dans cette lumière glacée ?

(Il fixe les yeux du Prétendant, un défi brûlant dans son regard.)

Que tu m'offres tes dents en échange de mon aveu, c'est un prix que je n'accepterai pas. Ta victoire, Schopenhauer, n'en est pas une. Parce que tout ce que tu cherches à obtenir, c'est l'illusion de la victoire. Mais quand je vois ce que tu es devenu, je sais que tout cela n'est qu'un masque, une comédie tragique. Je ne ferai que réduire tes paroles en miettes plutôt que d'accepter de porter cette fierté que tu veux m'imposer.

(Il s'éloigne un peu, son regard se perdant dans la nuit qui les enveloppe.)

Ce que tu cherches à prouver, Schopenhauer, c'est moins important que ce que tu fais de nous tous, d'un coup de désespérance et de cynisme. Je n'accepte pas cette défaite. Et même si ce prix est trop grand pour toi, sache qu'il est bien moindre que l'enjeu. T'ayant privé de rire, que vaut encore ton râtelier de mensonges ?

Le vent s'est apaisé. La mer, calme cette fois, chuchote doucement contre les rochers, comme un dernier soupir. Les ténèbres de la nuit semblent reculer lentement, écartées par la lumière douce de l'aube naissante. L'air s'est clarifié, mais la tension entre les deux figures reste palpable. L'Effacé, avec sa voix calme et tranchante,

prend la parole pour clore leur confrontation. Le Prétendant, lui, est là, les lèvres serrées, comme s'il mesurait chaque mot.

L'EFFACÉ

(Permettant à la tension de se dissiper un peu, son regard perçant se fixe sur le Prétendant, l'âme plus claire mais ses mots aussi cinglants que la glace.)

Permets que je les brise avant de te répondre. J'ai dit de ton empire qu'il bordait ma demeure, mais le roi que tu penses être... vois-tu, il s'éloigne sous le poids même de sa prétendue grandeur. Quand tu te retournes, tu cherches ailleurs ce qui t'est donné devant toi. Pourquoi, alors que tout est ici, dans cet instant précis ? Ne vois-tu pas que tes pensées sont celles de l'ombre ?

(Il marque une pause, scrutant l'âme du Prétendant, et sa voix devient encore plus tranchante.)

Plus puissant que tu l'es m'a valu d'être roi. Nos royaumes, ils sont contigus, mais ils s'opposent uniquement dans nos pensées. Ce que j'y peux gagner, moi, m'importe plus qu'à toi. Toi, tu as la solution – je vois ce que tu fais, Schopenhauer – et moi, j'ai ton silence. Qu'as-tu perdu, au fond ? Tes dents de premier choix. Je crois avoir résolu l'énigme : en comprends-tu enfin le sens ?

(Il se rapproche un peu, une lueur moqueuse dans les yeux.)

Je te pensais moins bête, toi, philosophe de l'âme humaine, mais voilà que tu deviens un idiot silencieux. C'est ce silence qui t'a emporté, Schopenhauer.

(Il laisse un léger sourire se dessiner sur ses lèvres.)

Pauvre philosophe édenté, délivré par malice de ton rire d'autrefois.

(Ton plus grave, sa voix devient plus acerbe.)

À tous les mots d'avant ont succédé des pierres. Mais saurais-tu les lancer aussi loin que ton rire ? Tu connais leur poids, n'est-ce pas ? Vaut-il notre misère ? Les mots, vois-tu, sont bien plus lourds que nos maigres désirs.

LE PRÉTENDANT

(Le Prétendant, toujours dans sa réserve glaciale, semble se dresser de toute sa hauteur, une lueur de défi dans les yeux. Il est prêt à riposter, mais l'argument de l'Effacé le frappe avec une telle précision qu'il en reste presque interdit, réfléchissant à ses propres mots. Tout à coup, il soupire, un léger tremblement dans sa voix.)

Je suis fatigué, Effacé. Tes mots se font plus acérés que les miens. Mais que peux-tu savoir de la vérité, toi qui cherches à tourner tout en dérision ? Peut-être as-tu raison dans ta haine, dans cette

arrogance qui te sert de bouclier, mais sache que, à la fin, c'est la vérité qui triomphe. Et non cette marée d'illusions.

L'EFFACÉ

(D'un ton qui semble clôturer leur débat une fois pour toutes, L'Effacé prend un dernier pas en avant, comme s'il se détachait définitivement du Prétendant, du monde même.)

Demeure dans tes soupçons, Schopenhauer, je m'en vais de l'avant, vers cet avenir des hommes dont tu pensais si peu. Dans mon obscurité, je vois la lumière, qui descend la montagne et s'étend sur la plaine, et avec l'Aurore, c'est ta nuit meurtrière qui se dissipe.

(Ton s'adoucit alors, une sorte de paix intérieure s'installe dans ses paroles.)

Schopenhauer... se tait à l'aube souveraine.

(Il se tourne lentement, comme prêt à s'éloigner définitivement, tandis que l'aube éclaire le monde, laissant derrière lui un silence lourd mais tranquille. Le Prétendant reste là, seul dans l'obscurité qui semble se dissiper peu à peu.)

Les derniers mots de L'Effacé s'éteignent dans l'air, et la mer, en arrière-plan, devient le seul témoin du silence rétabli. Le Prétendant, perdu dans ses pensées, regarde la lumière se lever

lentement, comme si, pour la première fois, il sentait le poids du temps sur ses épaules. Le dialogue s'est clos. Mais une question persiste dans l'air : celui qui a raison, celui qui a tort... Qui peut le dire dans le silence qui maintenant règne ?

SCHOPENHAUER

Monsieur Schopenhauer, la mort vous va si bien :

Vous ne pouvez sourire, nous a dit Maupassant.

Un mort a-t-il idée d'effrayer ses gardiens

Quand dessous la commode il a glissé ses dent ?

Le rire était funeste quand vous parliez de tout :

On le disait glaçant, aussi froid que la mort.

J'apprends d'un tavernier que vous étiez debout,

Affligeant de sarcasmes d'inutiles contre-sorts.

Il n'est que volonté dont s'aveugle le monde :

De ce qu'on représente l'Esprit n'est que Malice !

Vous scellez d'un en vain ce qui en l'être abonde :

De quoi nous peut valoir vous êtes le sacrifice.

N'avez-vous de remords d'ainsi tout déchirer
Et faire votre pâture de nos moindres misères ?
Vous dites être kantien lors que vous ricanez
Que rien ne peut combler notre existence amère.

Et quoi, le vieux démon : est-ce éloges que tu veux ?
N'as-tu pas des humains forgé leur désespoir ?
De qui tu as détruit, sa tombe est un aveu :
Nous ne savons de toi que ce qui s'en peut voir !

Que m'est connu de voir ce dont tu te réjouis ?
Le néant des humains qui t'est priorité :
Démon de mes pensées dont les larmes sont fruits
Et s'écoulent sur la vie que tu as consumée.

Mes pleurs te font sourire, infâme créature :
C'est du diable ton père que tu tiens ton propos !

Tu as vaincu les dieux, défunts de tes morsures :

Ne serais-tu serpent et de l'aigle son croc ?

Tu as vidé le ciel de ce qu'y fut promesse :

Les aigles et les colombes dont un enfant paraît !

De l'abîme du temps nous revient la détresse :

Du soleil qui décline, Hélios a-t-il regret ?

Ne demeurent que les ombres de ce qui fut brisé :

Où sont les voyageurs dont elles suivaient le pas ?

Là-haut dans la montagne, le feu s'est dissipé

Qu'emporte des torrents l'indicible fracas.

Le penseur n'a de mots pour ce funeste orage

Qui étend sur la plaine les eaux de nos blessures ;

Triomphe, Schopenhauer, de compter les naufrages :

De ce qui fut détruit tu n'es que la mesure.

Le monde est un obscur privé de lendemain :

Si de Voltaire le rire était vraiment hideux,

Le tien est destructeur de nos humbles chemins

Qu'on empruntait jadis pour épouser les cieux.

Est mort, dit l'insensé, le dieu de notre enfance,

Tué de nos seules mains en vue d'un homme nouveau :

De quoi sera-t-il fait si n'ont plus d'espérance

Ces humains délaissés que brise ton marteau ?

Je sais de nombreux rires dont s'exprime la joie :

Celui de nos enfants et des vieux amusés ;

Il est des rires de larmes dont se trahit l'émoi,

Des rires inattendus dont s'épanchent nos pensées.

Je sais ces rires cruels qui font baisser les yeux

Et déversent la honte sur la proie qu'ils accablent ;

À ceux qu'un rire punit qui ne ferait aveu

Que des deux le moqueur est le plus méprisable ?

Mais quand ce rire coupable en vient à se gonfler

Et prend de l'altitude sur tout ce qu'il méprise,

C'est de chacun le nom qui se voit déprécier :

Quand tous les yeux se baissent, la honte n'a plus de prise.

Sais-tu, Schopenhauer, que la faux de la mort

Est une partie d'échecs : je le tiens d'un croisé.

Quand les rois se font face, en décida le sort,

Sans qu'une case les sépare, qui des deux a gagné ?

Que ce jeu soit de dupes, peux-tu le démontrer ?

Tu as cessé de rire : nous diras-tu pourquoi ?

Serais-tu mal à l'aise de ne rien y trouver ?

Pour quelle raison, canaille, as-tu perdu ta voix ?

Cela ne se peut pas, t'a soufflé la Raison !

C'est une contradiction, outrage à la pensée :

Je le sais d'Aristote et de son Organon,

Ce piège n'en est pas un : tu cherches à me tromper !

Avoue, Schopenhauer, que s'égare ton propos :

J'en fus témoin jadis, au retour du croisé.

La mort est une énigme quand on la prend au mot :

Les rois en sont une autre qui, sans doute, est liée.

Il te plairait d'en rire mais ton souffle est coupé :

N'as-tu pas résolu des choses plus singulières ?

Admettons que j'en ris : en seras-tu aidé,

A moins que tu le taises du bruit de ta colère ?

Je te laisse méditer ce dont tu ne peux rire :

Étant l'ami des ombres de ceux qui ne sont plus,

Tu connais ma demeure que borde ton empire,

J'y règne sans prétention sur mes amis déchus.

Tu voudrais que je reste à te voir déprimer :

N'as-tu pour les bons mots une sage prédilection ?

S'il s'agit de deux rois que rien n'a séparés,

De ce qui les oppose se résume la question.

Que tu m'offres tes dents est prix de mon aveu :

Je n'en ferai que miettes plutôt que les porter.

Que mon prix soit trop grand, il l'est moins que l'enjeu :

T'ayant privé de rire, que vaut ton râtelier ?

Permetts que je les brise avant de te répondre !

J'ai dit de ton empire qu'il bordait ma demeure :

Du roi que tu penses être, qui vient à son rencontre

Le priver de son rire dont il nous fit malheur ?

Pourquoi te retourner quand l'autre est devant toi :

Ne cherche pas ailleurs ce qu'ici t'est donné !

Plus puissant que tu l'es m'a valu d'être roi,

Nos lieux sont contigus : s'opposent que nos pensées.

Ce que j'y peux gagner m'importe plus qu'à toi :

Tu as la solution et moi j'ai ton silence !

Qu'as-tu perdu en somme : tes dents de premier choix.

J'ai résolu l'énigme : en comprends-tu le sens ?

Je te pensais moins bête, d'un esprit avisé :

Un idiot silencieux s'est emparé de toi !

Pauvre Schopenhauer, philosophe édenté,

Délivré par Malice de ton rire d'autrefois...

À tous les mots d'avant ont succédé les pierres :

Sauras-tu les lancer aussi loin que ton rire ?

Tu en connais le poids : vaut-il notre misère ?

Les mots sont bien plus lourds que nos maigres désirs.

Demeure en tes soupçons : je m'en vais de l'avant,

De l'avenir des hommes dont tu pensais si peu.

Je vois dans tes prières d'un hypocrite orant

Les sombres manigances d'un misérable envieux.

Dans mon obscurité j'aperçois la lumière :

Elle descend la montagne et s'étend sur la plaine.

Avec l'Aurore s'efface une nuit meurtrière :

Schopenhauer se tait à l'aube souveraine.

L'EFFACÉ

Monsieur Schopenhauer, vous voilà donc paré pour l'éternité. La mort vous va bien, en effet. Maupassant l'avait déjà noté : le sourire vous échappe, et ce silence vous sied comme un gant de deuil. Mais dites-moi... un mort peut-il feindre l'oubli ou cherche-t-il encore à effrayer ceux qui veillent ? Le rire sous la commode, c'était votre dernier mot ? Ou bien un écho de trop ?

LE PRÉTENDANT

Je n'ai jamais prétendu réconforter. Mon rire glaçait, oui. Il fendait la chair tiède de l'illusion. Ceux que cela blessait... qu'y puis-je ? Le monde est sourd aux caresses, mais sensible aux morsures. Il fallait bien que quelqu'un dise la vérité.

L'EFFACÉ

La vérité... ou votre vérité. Celle d'un regard qui s'est nourri de cendres, de ruines et de plaintes. Vous parliez de tout comme on éventre un fruit trop mûr, sans souci de ce qui suinte. Même les taverniers, dit-on, s'accordaient pour dire que vous restiez debout, par principe, pour mieux ridiculiser ceux qui cherchaient encore à croire.

LE PRÉTENDANT

Il n'y a que la volonté, vous dis-je. Ce monde s'agite, animé par le délire d'un vouloir sans fin. Le voile des représentations est un jeu d'ombres, et derrière... rien. Si vous tenez à vos espérances, accrochez-vous bien : elles sont le décor fragile d'un théâtre tragique. J'ai simplement soufflé dessus.

L'EFFACÉ

Et ce souffle, monsieur, a tout ravagé. Vous avez inscrit un en vain sur l'échine de l'être. De nos misères, vous avez fait vos festins.

Vous vous disiez kantien, oui... mais de ce Kant qu'on assassine lentement pour faire parler la désillusion. Rien ne comble, disiez-vous. Rien n'apaise. Et pourtant... n'êtes-vous pas, vous aussi, le fruit d'une attente trahie ?

LE PRÉTENDANT

Remords ? Je n'ai que des constats. Le monde est un rôle, l'existence une plaie ouverte. Ceux qui m'accusent sont ceux-là mêmes que la lumière brûle. Je suis la voix que l'on déteste, car elle murmure ce que chacun sait déjà.

L'EFFACÉ

Mais cette voix, est-ce donc la vôtre... ou celle du vieux démon ? N'espérez-vous pas secrètement qu'on vous loue, qu'on vous dresse un mausolée de désespoir ? Vous avez bâti un empire sur le soupir des hommes. Mais de ce que vous avez détruit... que reste-t-il ? Une tombe, peut-être. Une grimace, sûrement. Un silence, enfin.

LE PRÉTENDANT

On ne me connaît que par ce que je laisse entrevoir. Le reste ? Ce n'est pas mon affaire. Je ne suis ni prophète, ni consolateur. J'étais là pour dépouiller les croyances de leurs ornements. Qu'on me juge n'est que la preuve que j'ai touché juste.

Parfaitement, cher ami. Laissons le souffle de ce dialogue se déployer un peu plus — non pas pour en asséner davantage, mais pour approfondir cette tension entre les deux voix, comme deux figures en équilibre sur un fil au-dessus du néant. J'étoffe donc ce premier échange, en le creusant davantage, toujours dans notre registre de prose poétique structurée, avec un soin porté à la musicalité intérieure.

L'EFFACÉ

Votre rire, Monsieur, n'a jamais soulagé. Il est cette lame froide que l'on sent trop tard, quand le sang coule déjà. Vous l'appeliez lucidité. D'autres, comme moi, y virent la jubilation d'un bourreau. Je vous accuse d'avoir mordu le cœur de ceux qui, pourtant, continuaient à espérer.

LE PRÉTENDANT

Espérer ? Quel mot vulgaire, galvaudé jusqu'à l'os. L'espérance est l'ivresse des faibles, l'anesthésie des âmes qui refusent de voir. J'ai préféré la morsure du réel à l'illusion d'un paradis en papier mâché. La vie est volonté aveugle, pulsion brute. L'espérance est un vêtement trop léger pour l'hiver de l'existence.

L'EFFACÉ

Mais n'est-ce pas vous, pourtant, qui avez tissé ce manteau de

glace ? Vous avez dressé une philosophie comme un mausolée : pas pour honorer les morts, mais pour enterrer les vivants. À force de mépriser les chants, vous n'avez laissé que les gémissements.

LE PRÉTENDANT

Et qu'auriez-vous voulu que je fasse ? Que je chante avec les fous ? Que j'écrive des hymnes pour mieux masquer le bruit du vent dans le néant ? J'ai regardé le monde droit dans les yeux, et j'ai dit : « Tu n'as pas de but. Tu n'es que tension, désir, fatigue. » C'était cela, ma vérité.

L'EFFACÉ

Votre vérité... Peut-être. Mais qui vous a demandé d'en faire une loi ? Vous auriez pu vous taire. Vous auriez pu écouter. Mais non : il fallait ricaner, dresser votre syllogisme comme une potence, et y pendre tout ce qui brillait d'un peu de foi. Vous avez sacrifié l'amour sur l'autel de l'amertume, et baptisé cela sagesse.

LE PRÉTENDANT

L'amour... Encore un mot que vous usez jusqu'à la corde. L'amour n'est qu'un leurre de la volonté, un piège du vouloir. Vous l'idéalisez parce qu'il vous fuit. Moi, je l'ai disséqué. Je l'ai vidé de

ses fioritures pour en montrer le noyau : égoïsme, répétition, illusion de fusion.

L'EFFACÉ

Et c'est donc cela que vous laissez aux hommes ? Un monde désenchanté, vidé de ses couleurs, où le seul luxe est de ne plus espérer ? Vous avez brisé le miroir pour y voir votre propre visage, et vous vous êtes étonné que le monde s'en trouve difforme. Que craigniez-vous, au fond ? Qu'on vous aime malgré vous ?

LE PRÉTENDANT

Je n'ai jamais souhaité être aimé. L'amour est une dette que je n'ai pas contractée. Mais il est vrai que j'ai voulu qu'on me comprenne. Même dans la morsure, je cherchais l'intelligence. Et vous, effacé parmi les ombres, me reprochez d'avoir parlé trop fort, quand tous chuchotaient dans la nuit.

L'EFFACÉ

Non. Je vous reproche d'avoir crié dans un cimetière. Je connais le goût de ce dont tu te délectes, vieux démon. Tu n'es pas un penseur : tu es une bouche à l'envers, une fente obscure par laquelle s'écoulent les restes d'un monde dévoré. Ce que tu appelles clairvoyance n'est qu'un regard sec sur des âmes en larmes.

LE PRÉTENDANT

Je ne me délecte de rien. J'enregistre. J'observe. J'énonce. Ce n'est pas ma faute si l'homme est une bête souffrante qui rêve de beauté pour ne pas hurler. Je ne suis pas le démon de tes pensées, seulement leur miroir sans mensonge.

L'EFFACÉ

Mensonge ou vérité, quelle importance si c'est pour réduire l'homme à un soupir exténué ? Tu as vaincu les dieux, dis-tu — mais à quoi bon régner sur un ciel vide ? Tu as éventré les espérances comme un boucher, et tu t'étonnes que les colombes soient devenues corbeaux. C'est de l'azur que tu t'es nourri, et tu as souillé chaque aile d'enfant.

LE PRÉTENDANT

Les dieux étaient faibles, voilà tout. Ils n'ont pas résisté au feu glacé de ma parole. J'ai vu l'enfant dans sa blancheur, et j'ai compris qu'il vieillissait déjà. J'ai vu les colombes, et j'ai su qu'elles étaient aveugles. Le ciel était une invention. J'ai préféré la poussière, plus honnête.

L'EFFACÉ

Et maintenant, il ne reste plus que les ombres — les cendres d'un feu que tu as soufflé d'un seul geste. Les voyageurs sont partis,

ou morts ; les torrents hurlent dans les crevasses désertées. Dis-moi, Schopenhauer, ce monde que tu as vidé de son chant, peux-tu seulement le pleurer ? Peux-tu même le porter ?

LE PRÉTENDANT

Pleurer ? Je n'ai plus de larmes depuis que j'ai compris qu'elles étaient inutiles. Je suis la voix qui nomme l'abîme sans demander qu'on le comble. Ce que vous appelez blessures, je l'appelle nature. Ce que vous appelez naufrage, je l'appelle flux.

L'EFFACÉ

Non. Ce n'est pas la mer, c'est l'oubli. Et tu en es le comptable. Tu es devenu la mesure même de la ruine. Tu ne penses plus : tu recenses. Tu comptes les morts avec une régularité d'horloger, et tu te caches derrière le mot vérité pour excuser ton absence d'amour.

LE PRÉTENDANT

Tu parles d'amour comme d'un remède, mais c'est lui, peut-être, le véritable poison. L'amour promet ce qu'il ne peut tenir. Il attache, il déçoit, il saigne. Moi, j'ai préféré le savoir froid au mensonge tiède. Si cela fait de moi une créature infâme, soit. J'accepte ce nom comme d'autres portent leurs couronnes.

L'EFFACÉ

Mais ton trône est un cercueil. Tu as ri, Schopenhauer. Pas comme on rit à table ou entre amis. Tu as ri comme un bourreau, comme un fossoyeur de mythes. Tu as ri de l'espérance, du ciel, des enfants. Et quand Voltaire, dans son hideux sourire, ne faisait que chatouiller les dogmes, toi tu les as éteints — jusqu'à leur dernière braise.

LE PRÉTENDANT

Et alors ? Les dieux étaient des poupées de chiffon, et les hommes de grands enfants. Mon rire n'a fait que précipiter la chute. Il ne l'a pas causée.

L'EFFACÉ

Et que reste-t-il ? Le monde que tu as laissé est obscur. Tu n'as pas seulement ri de l'enfance, tu l'as stérilisée. Tu as anéanti les chemins qui menaient au ciel. Tu as pavé l'enfer du désespoir lucide.

LE PRÉTENDANT

Tu t'indignes comme un poète qui découvre l'hiver. Mais l'hiver était là bien avant moi. Je n'ai pas inventé la douleur — je l'ai révélée. Tu parles d'un "homme nouveau", mais sur quoi veux-tu le construire si tu ne fais pas table rase du vieux monde ?

L'EFFACÉ

Mais tu n'as pas construit. Tu as détruit, seulement. Et tu as jeté ton rire sur les ruines comme un manteau d'orgueil. Que sera ce nouvel homme si tu lui refuses l'espérance ? Si tu lui coupes les ailes avant qu'il tente un envol ? Même les enfants rient, et c'est leur manière d'exister. As-tu donc oublié ce rire-là ?

LE PRÉTENDANT

Je n'oublie rien. Je sais le rire des enfants, je sais le rire des anciens — et aussi celui des pleureuses. Mais le rire qui m'intéresse, c'est celui qui survit au gouffre. Le rire sec, sans espoir. Celui qui continue même après la chute. C'est lui qui dit vrai.

L'EFFACÉ

Non. Le seul vrai rire est celui qui éclaire, pas celui qui consume. Le tien, c'est celui du juge moqueur, du bourreau satisfait. Il fait baisser les yeux, plie les dos, pèse sur les cœurs. Et crois-moi, Schopenhauer, un rire qui accable l'autre n'est jamais le rire du plus fort. C'est la plainte du misérable qui n'a plus que sa langue pour frapper.

LE PRÉTENDANT

Tu me crois misérable parce que je ne chante pas avec toi. Tu veux qu'on élève des cathédrales sur des fondations pourries. Moi, je préfère la ruine nue à l'illusion dorée.

L'EFFACÉ

Mais tu ignores que parfois, c'est dans les ruines qu'écloît le chant. Le silence n'est pas toujours la vérité. Et ton rire — ce rire cruel qui punit, qui méprise — n'est qu'un masque. Celui de ta peur. Tu n'as pas détruit les dieux par force. Tu les as détruits parce que tu ne les comprenais plus.

LE PRÉTENDANT

Et si c'était vrai ? Et si ma victoire était, en effet, une défaite maquillée ? Que changerait cela à ta plainte ? Tu pleures sur un monde que tu ne peux faire renaître.

L'EFFACÉ

Mais j'essaie. Toi, tu n'essaies même plus. Tu préfères t'asseoir sur ton marbre froid et rire d'entre les tombes. Tu dis que tout est volonté — mais ta volonté à toi n'est que d'annuler. Moi, je choisis de créer. Même dans le deuil, même dans l'obscur. Parce qu'il le faut. Parce que l'homme n'est pas fini.

Tu connais cette parabole, n'est-ce pas ? La mort joue aux échecs. Un croisé me l'a soufflée, revenu plus mort que vif d'un désert où les prières brûlent sans feu. Deux rois face à face, aucune pièce entre eux, le plateau nu comme l'âme d'un philosophe trop sûr de ses abstractions. Aucun ne peut bouger sans périr. Dis-moi, Schopenhauer : qui, des deux, a gagné ?

LE PRÉTENDANT

Un roi ne gagne rien. Il persiste. Il endure la solitude de la dernière ligne. C'est cela, le pouvoir : rester, sans espoir, sans paix, sans consolation. Ce croisé dont tu parles, il a peut-être fui devant l'énigme. Moi, je l'ai regardée en face. Et j'ai vu qu'il n'y avait rien.

L'EFFACÉ

Tu n'as rien vu, sinon ton propre silence reflété. Tu parles de rester, mais tu t'es retiré depuis longtemps. Regarde-toi. Tu ne ris plus. Tu n'attaques plus. Ce n'est pas la sagesse qui te rend muet — c'est la gêne. Tu as voulu réduire le monde à une équation, et maintenant tu trébuches sur un paradoxe.

LE PRÉTENDANT

Tu me prêtes une gêne que je ne ressens pas. J'ai cessé de rire parce que le monde ne m'amuse plus. Ce n'est pas une perte — c'est un choix. Et je t'interdis de faire de mon silence une victoire.

L'EFFACÉ

Mais ton silence parle. Et il dit ceci : la Raison t'a soufflé que tu étais en faute. Elle t'a rappelé Aristote, son *Organon*, ses règles, ses lignes droites que tu as voulu plier à ton ironie. Tu risquais un contresens, et tu l'as évité par retrait. Ce n'est pas de la prudence, c'est un aveu.

LE PRÉTENDANT

Tu joues bien ton rôle de dialecticien. Mais ne te laisse pas enivrer par ta propre rhétorique. L'absurde n'est pas toujours un piège — il est parfois un miroir. Et tu t'y regardes avec complaisance.

L'EFFACÉ

Ne te dérobe pas, Schopenhauer. Ce n'est pas moi qui interroge ici : c'est le vide entre les rois. Tu dis que tout est volonté — mais que fais-tu face à ce qui échappe ? Ce jeu est truqué, dis-tu ? Alors dénonce-le, prouve-le, ris quelque chose ! Mais non... Tu te mures. Comme si l'abîme, une fois reconnu, devait être adoré.

LE PRÉTENDANT

Et toi, que proposes-tu ? Un retour aux illusions ? Une foi rescapée de l'enfance ? Non. Tu veux que je rie d'un jeu que je ne cautionne plus. Mais je te réponds ceci : parfois, ne pas rire est la seule lucidité qui nous reste.

L'EFFACÉ

Ou bien, c'est la colère qui t'étrangle. Tu prétends que tout est désenchanté — mais dès qu'on t'arrache ton dernier éclat, ce rire noir, tu t'empportes. Tu as été vainqueur en discours, mais perdant en humanité. Et c'est là, peut-être, ta vraie défaite.

LE PRÉTENDANT

Tu m'accuses, mais toi aussi tu joues. Ce que tu appelles humanité, c'est peut-être ton dernier masque. La vérité ne se niche pas dans les bons sentiments. Elle mord. Elle dépouille. Elle ne console pas.

L'EFFACÉ

Mais elle peut, à défaut de consoler, éclairer. Tu m'as offert ton silence, Schopenhauer. Moi, je t'y tends un mot — un seul, modeste, mais entier : *équivoque*. Le monde n'est ni mensonge, ni vérité, il est *équivoque*. Et c'est cela que ton système ne supporte pas.

Je te laisse avec ce silence, Schopenhauer. Il est à toi comme les ombres sont à moi. Tu les as côtoyées, ces âmes sans repos que tu as privées d'espérance. Mais moi, je leur parle encore. Je vis parmi les déçus, sans majesté, sans fard — mais non sans cœur. J'habite ce territoire que ton empire frôle sans oser l'envahir.

LE PRÉTENDANT

Tu te glorifies de rester parmi les cendres ? Tu crois que ce que tu nommes fidélité n'est pas une faiblesse ? Le silence des morts n'est pas un dialogue, c'est un tombeau. Je ne les pleure pas : je leur rends hommage par lucidité.

L'EFFACÉ

Et moi, je leur rends justice par mémoire. Tu veux rire de leur chute ? Soit. Mais à quel prix ? Tu me tends ton rictus comme une monnaie d'échange, et je n'en veux pas. Tes dents, je les briserai — non pas par violence, mais parce que leur valeur est nulle. Le rire que tu proposes est un reliquat de tyran.

LE PRÉTENDANT

Brise-les donc. Tu n'auras que du silence en retour. Mon rire, tu l'as tué — mais tu n'as rien gagné. Tu crois avoir découvert une énigme ? Crois-tu qu'à deux rois, il faille nécessairement un

vainqueur ? Peut-être suis-je le roi déchu, mais alors, toi, tu es le roi des cendres.

L'EFFACÉ

Ne fais pas semblant d'ignorer ce qui t'arrive. Ce n'est pas la défaite qui t'enserme, c'est le miroir. Tu te retournes, cherchant un autre responsable. Mais je suis là. Devant toi. Et je ne te combats pas par la force, ni même par les idées. Je te combats par ma constance.

LE PRÉTENDANT

Et qu'est-elle, ta constance, sinon une habitude ? Un refus de l'abîme ? Tu parles de pensée, mais tu te drapes d'émotion. Tu veux me dépouiller de mon rire, mais en vérité, tu cherches à prouver que le tien peut exister sans moi.

L'EFFACÉ

Tu te trompes. Je ne veux pas prouver — je veux poursuivre. Là où ton royaume se clôt dans la certitude amère, le mien s'ouvre dans le doute fertile. Nous sommes deux rois, oui. Mais je règne sans couronne, sans trône. Toi, tu n'as plus que tes ruines et le souvenir de ton rire.

LE PRÉTENDANT

Alors nos royaumes sont contigus, dis-tu. Et pourtant ils ne se croisent que pour s'opposer. Tu es le veilleur, je suis l'éveillé. Tu es le porteur de flamme, je suis le vent. Il n'est plus question de rire ou de raison mais de territoire. Et nous avons chacun le nôtre.

L'EFFACÉ

Ce n'est pas un territoire que je défends, Schopenhauer. C'est un seuil. Celui où la pensée n'annihile pas l'amour. Celui où la lucidité n'exclut pas la compassion. Je ne te juge pas. Je te regarde. Et je sais que tu ne riras plus. Pas parce que tu es vaincu mais parce

L'EFFACÉ

Tu pensais régner sur le rien comme sur un empire, mais vois : j'avance là où tu recules. Ton rire s'est brisé sur la simple pierre de mon obstination. Tu avais la solution, dis-tu ? Et pourtant, c'est moi qui parle, c'est moi qui nomme ce que tu caches. Ce que j'ai gagné, Schopenhauer, c'est ton silence. Un silence plus sonore que toutes tes moqueries.

LE PRÉTENDANT

Tu crois avoir triomphé d'un spectre ? Ne te méprends pas. Ce que tu appelles silence, c'est peut-être le dernier repli d'une pensée lassée de se répéter. Et pourtant, j'écoute encore.

J'écoute le monde, non pour l'aimer, mais pour y lire ce qui me donne raison.

L'EFFACÉ

Non. Tu n'écoutes plus, tu rumines. Même ton cynisme est édenté. Tu tournes dans ta caverne d'ombres comme un vieux lion qui n'a plus de rugissement. Tu te croyais ironiste, te voilà réduit à l'ombre d'un aphorisme, figé dans ta grimace d'hier. Pauvre philosophe, tu as perdu jusqu'à ton sarcasme — et ce sont tes propres dents que j'ai jetées au vent.

LE PRÉTENDANT

Tu es prompt à frapper, mais crois-tu seulement en ce que tu affirmes ? Tu lances des mots comme des pierres, mais tu oublies qu'ils blessent aussi celui qui les tient trop fort. Que gagneras-tu à me dépouiller ?

L'EFFACÉ

Le droit de me tourner vers l'avenir. Tu restes rivé au passé, au désenchantement figé de tes sentences. Moi, j'ai regardé la lumière s'étirer sur la plaine. Tu dis que le monde est ruine ; moi, je vois l'aube. Elle descend de la montagne, tranquille, invincible, et elle ne s'arrêtera pas devant ton tombeau.

LE PRÉTENDANT

L'aube est un leurre, un effet d'optique pour ceux qui craignent la nuit. Elle revient chaque jour, et chaque jour recommence la même fatigue.

L'EFFACÉ

C'est peut-être cela, la grandeur : recommencer, même sans garantie. Toi, tu t'es arrêté. Tu as renoncé. Moi, je continue, pas avec des certitudes, mais avec la fragile obstination des vivants. Tu restes dans tes soupçons, moi je pars avec le doute, mais les yeux ouverts.

LE PRÉTENDANT

Tu ne me convaincras pas.

L'EFFACÉ

Je ne cherche plus à te convaincre. Je t'ai compris. Et c'est assez. Car ce matin, Schopenhauer, l'Aurore n'a plus besoin de ton rire pour éclairer le monde. Tu peux te taire. Elle parle pour toi.

VOLONTE ET REPRESENTATION

La vie étant menace, il préfère la penser,
Se détourner du vivre et de sa volonté,
Faire scène de la Raison et tout représenter :
L'esprit devient théâtre d'un vécu déserté !

« Le monde comme volonté et représentation »
Suppose que le deuxième est dual du premier ;
Il est vain d'y chercher une vive opposition :
Penser est le refuge d'un ascète infirmé.

Car c'est par la faiblesse qu'il s'est du monde ôté,
Méprisant de la vie son intime volonté
De gagner en puissance et d'esprit surmonter
L'abîme de l'inertie à l'en vain concédée.

Les étants de hasard seraient-ils façonnés
Qu'il n'est pas d'Hermitage qui le puisse oublier ;

Zarathoustra faisait de ce maître un allié :

À ce qu'elle n'attend pas toute vie peut s'accorder.

On évoque ces revers qui tous ont accablés

Et forgé de l'humain sa grande fragilité ;

Quand le ciel devient sombre et veut nous écraser,

On s'ennuie du soleil qui rien ne peut garder !

Car c'est de la lumière, on s'en est persuadé,

Que nous vient le courage du tragique supporter ;

Est tu des éclaircies ce qu'elles ne peuvent montrer :

Le début d'un chemin que l'homme n'ose emprunter.

Nos représentations de ce monde insensé

N'inversent que les tourments d'un esprit torturé :

Elles n'ont de prétention que l'absurde habiller

De ce vernis mental qui le fait oublier.

Kant fut le fossoyeur de nos divinités :

Aussi pourquoi gémir de ces noumènes cachés ?

Qu'importe aux hommes un dieu s'il n'est que postulé,

La raison d'un agir au devoir aliéné ?

Et si Schopenhauer s'en est vu l'héritier,

C'est en faisant de Kant un critique estropié ;

« J'ai rencontré le diable » nous fut un jour conté :

N'est-il pas Enchanteur de toute chose ricaner ?

Il n'a compris d'Ariane que le fil de Thésée

Qui oppose à la vie et sa férocité

La sagesse du héros qui, du fil assuré,

Vainquit ce Minotaure à l'errance condamné.

S'il nous suffit d'un fil pour ne pas s'égarer

Au creux du labyrinthe d'un vivre morcelé,

Est-il celui qui va le cours de nos idées,

Voguant sur le chaos dont nos têtes sont creusées ?

Si notre vie s'éteint quand surgit la pensée

Et si notre conscience en revient soulagée,

Il nous faut une ascèse pour nos corps maîtriser

Et faire de nos désirs un vouloir enchainé ?

Car l'esprit dans nos crânes, s'il vient à murmurer,

Ne peut à nos entrailles le silence imposer :

Il faut, disait Socrate, tous ses vices réprimer

Mais ce sac de malices l'a-t-il pu refermer ?

Quand Wagner fit son art de la saine chasteté,

Il était, confie Nietzsche, au vieux sage consacré :

C'est par Schopenhauer que lui furent inspirées

Ces notes qui tout vouloir accordent à nos péchés.

Ces idées qu'on rumine sont des images forcées,

Le miroir déformant de la réalité ;

Si le monde est de luttres et nos esprits de paix,

C'est que le fil d'Ariane au retour s'est brisé.

Savoir est scénario d'une comédie navrée

De toutes les résistances d'un vivre insatisfait,

Dans la tiédeur du sang de combats acharnés,

Le champ de la bataille par les dieux déserté.

La volonté de vivre est un espoir brisé

Quand l'esprit sur le monde est un rideau tiré :

Le dire est métaphore, des objets mensonger,

Un jeu qui se déplace sur son propre échiquier.

Car le monde est banni de ce représenté :

Il n'est pas de lumière en notre obscurité !

De vivre dans les ténèbres l'esprit superposé

A fait des mots clôture de sa propre clarté.

Et le monde se querelle, d'un vouloir écrasé,
La vie est le théâtre d'un jeu mal éduqué.
Et si Schopenhauer du contraire fut nommé
C'est dans l'Inactuelle d'un penseur indigné.

Wagner fit la musique de ce monde ignoré,
Qui tarissait l'éloge d'une victoire remportée :
De la guerre de Septante, le vainqueur n'a gagné
Qu'une profonde décadence, la ruine de sa fierté.

Et si Schopenhauer fut par un fou cité,
Comparant les français à des singes amusés,
C'est qu'au pays des droits à tout homme accordés,
Celui de s'affranchir il n'a pu concéder.

Or c'est une infamie que l'homme ainsi pensé
A dans l'espoir de vivre rendu sa liberté :

À quoi bon cet en vain d'une ascèse conjugué
Qui prétend de l'absurde toute angoisse effacer ?

Ce n'est d'une jambe de bois que les défauts panser
Et cacher de vernis ce qui semble fêlé ;
Or c'est le sens tragique d'un homme alors jeté
Qui fut, sous les bandages, de la sorte occulté.

Voilà ce qu'à ce diable Nietzsche pouvait reprocher :
En taisant le tragique, c'est l'homme qu'il a nié !
Mais, fredonnait Wagner, une ascèse bien menée
N'est pas une tragédie mais confort assuré.

Parlait-il d'une sagesse par ses notes composées
Et les dents de son maître d'une malice ajoutée ?
Je doute, chemin faisant, qu'un déni partagé
De ce que dit le monde est la sérénité...

L'EFFACÉ

Tu as fui la vie, Schopenhauer, comme on fuit un feu qu'on ne peut éteindre. Plutôt que d'y tendre la main, tu l'as pensée. Tu as fait de la représentation un refuge, et de la volonté une bête noire. Pourquoi ce renoncement ? Pourquoi cette distance glacée ? Tu as déserté ton propre souffle.

LE PRÉTENDANT

C'était nécessaire. Le monde me heurtait, me blessait. Vivre était douleur, penser fut ma retraite. Il fallait regarder, non participer. La volonté est un torrent aveugle ; je l'ai reconnue, je l'ai nommée. Mais je ne voulais plus y être emporté.

L'EFFACÉ

Et pourtant tu parles d'elle sans amour. La volonté n'est pas qu'aveugle ; elle est aussi élan, naissance, désir de franchir. Tu l'as réduite à son excès pour justifier ton retrait. Penser n'est pas vivre, et tu as préféré l'ombre à la lumière.

LE PRÉTENDANT

Penser, c'était survivre. Le monde est volonté – oui – mais aveuglement. Ce que nous appelons esprit n'est qu'un théâtre. Mieux vaut encore la représentation que la tempête. Il faut bien se retirer quand le tumulte est trop grand.

L'EFFACÉ

Mais tu as refusé l'épreuve. Tu as tourné le dos au jour, et tu as nommé sagesse ce que d'autres nommeraient fatigue. Zarathoustra, lui, ne s'est pas dérobé. Il a fait de ton ascèse un seuil, non une fin. Il est allé plus loin, plus haut. Il a transformé la douleur en danse.

LE PRÉTENDANT

Zarathoustra est une chimère. Un rêve d'orgueil. J'ai vu ce que tu appelles puissance, et j'en ai saisi le leurre. Il n'y a pas de victoire, seulement des détours. Le vouloir-vivre est un leurre, une tragédie que l'homme rejoue sans cesse.

L'EFFACÉ

Tu regardes les ruines et tu refuses d'imaginer l'édifice. Tu parles d'un monde déserté, mais c'est toi qui t'es retiré. La faiblesse n'est pas une sagesse, Schopenhauer, elle est parfois un abandon. Tu n'as pas tenu bon, voilà tout.

LE PRÉTENDANT

J'ai accepté de nommer le réel tel qu'il est : sans consolation, sans promesse. Voilà ma rigueur.

L'EFFACÉ

Non, voilà ton chagrin. Et moi, je préfère l'homme qui s'effondre

debout à celui qui pense couché. Ce que tu appelles lucidité est peut-être un refus de l'espoir. Et l'espoir, lui, est parfois plus fort que ton savoir.

C'est pourtant de la lumière, Arthur, que naît le courage. Pas cette lumière paisible que cherchent les sages, mais celle, tremblante et brisée, qui perce entre deux orages. Elle n'éclaire rien de stable, mais elle suffit à tenir debout. Tu t'es cru fidèle au tragique, mais tu as fui son feu pour n'en garder que les cendres.

LE PRÉTENDANT

Je n'ai rien fui. J'ai refusé les illusions, voilà tout. La lumière, dis-tu ? Mais la lumière nous trompe. Elle attire pour mieux aveugler. Je l'ai regardée en face, puis j'ai choisi de me détourner. Mieux vaut comprendre l'ombre que se laisser trahir par les clartés passagères.

L'EFFACÉ

Alors tu refuses les éclaircies ? Elles ne montrent peut-être pas la fin du chemin, mais elles en esquissent l'entrée. L'homme n'a pas besoin de certitude pour avancer, seulement d'un point de départ. Tu as préféré la représentation à l'action, l'abstraction à l'élan. Ton théâtre mental, Arthur, n'a jamais connu de scène vivante.

LE PRÉTENDANT

Le monde est une illusion, disais-je, et la pensée seule peut nous en protéger. Ce que vous appelez vie est une mascarade, un piège tendu par la volonté elle-même. Je ne joue pas à ce jeu. Je l'ai compris, c'est tout.

L'EFFACÉ

Et pourtant, tu n'es pas seul à avoir pensé cela. Kant, ton maître – ou ton rival – avait déjà brisé les idoles. Il a dépouillé le ciel de ses dieux, oui, mais il n'a jamais succombé à l'amertume. Il a bâti sur les ruines, là où toi tu n'as fait que gémir.

LE PRÉTENDANT

Kant... Kant n'a pas osé aller jusqu'au bout. Il s'est arrêté à mi-chemin du gouffre. Moi, je l'ai regardé en face, ce gouffre. Je ne m'en suis pas détourné.

L'EFFACÉ

Mais peut-être n'as-tu fait que tomber dedans. Tu as vu en Kant un critique estropié, alors tu t'es voulu plus radical, plus clairvoyant. Et qu'as-tu montré ? Rien d'autre que ce ricanement dont parlait Maupassant. Le rire du désespoir. Le rire du démon dans la brasserie, entouré de disciples aveuglés par ta lucidité mortifère.

LE PRÉTENDANT

Mieux vaut encore ce rire-là que les sourires vides des optimistes.

L'EFFACÉ

Mais ce rire, tu ne l'as pas compris. Tu as suivi le fil d'Ariane, oui, mais sans voir qu'il ne sert qu'à ceux qui veulent revenir à la lumière. Thésée, lui, a tué le Minotaure. Toi, tu as pactisé avec lui, tu l'as nourri de ton silence et de ton amertume.

LE PRÉTENDANT

Je ne me suis pas perdu. J'ai simplement accepté ce que vous autres refusez de voir : la vie est souffrance, et vouloir, c'est s'y enchaîner.

L'EFFACÉ

Alors je t'enchaîne à ta propre logique, Arthur. Tu te crois libre, mais tu es prisonnier de ton refus. Tu as nié la férocité de la vie au lieu de la combattre. Tu n'es pas un héros, tu es un témoin abdiquant.

Si un simple fil suffit à ne pas se perdre, alors pourquoi as-tu tout détruit ? Pourquoi t'être acharné à briser ce lien ténu entre l'homme et sa fragile espérance ? Le labyrinthe, nous y sommes tous plongés. La vie est morcelée, déchirée, confuse... mais c'est justement dans cette confusion que naît le besoin d'un fil, fût-il

tremblant. Tu crois que le chaos doit être révélé dans sa nudité, mais ne vois-tu pas qu'en refusant le fil, tu condamnes chacun à l'errance infinie ?

LE PRÉTENDANT

Le fil est un leurre. Il ne mène nulle part, sinon à un autre couloir, à un autre mur, à une autre impasse. J'ai cessé de suivre. J'ai regardé le chaos, je l'ai accepté, j'en ai fait mon miroir. La pensée ne me libère pas du monde : elle m'en sépare. Et c'est dans cette séparation que je trouve la paix, non dans une sortie illusoire.

L'EFFACÉ

Et pourtant, Arthur, tu parles de paix, toi qui n'as connu que le tumulte intérieur. Tu dis avoir calmé le vouloir, mais ta langue elle-même trahit ton combat sans fin. Tu fais de l'ascèse une forteresse, mais elle est creusée d'angoisse. Tu crois avoir dompté tes désirs, mais ce n'est pas le silence que j'entends en toi, c'est un cri étouffé, un hurlement muet qui fait trembler tes mots.

LE PRÉTENDANT

Tu confonds discipline et déni. J'ai vu l'homme livré à ses instincts, j'ai vu la tyrannie du désir. L'esprit est la seule issue. Socrate avait raison : il faut réprimer les vices, sinon ce sac de malices qu'est le

corps nous dévore. Le vouloir nous pousse vers la douleur. Le nier, c'est cesser de souffrir.

L'EFFACÉ

Mais Socrate n'a pas nié la vie, Arthur, il l'a interrogée, il l'a façonnée dans le dialogue, dans la tension. Et toi, que fais-tu, sinon la congédier ? Et Wagner, ton Wagner, ce n'est pas à la vie qu'il a rendu hommage, mais à une idée cristallisée dans une chambre noire. Tu t'en es servi pour légitimer la fuite. Nietzsche l'a vu : derrière vos appels à la chasteté, il y avait surtout une peur du corps, de l'ivresse, de l'excès.

LE PRÉTENDANT

Wagner a su écouter les harmoniques du renoncement. Il a donné forme au sublime, au-delà du vouloir. L'art purifie, il ne glorifie pas les pulsions.

L'EFFACÉ

Mais l'art n'est pas pur, Arthur. Il est fait de boue et d'éclats, de larmes et de feux mêlés. Ces idées que tu rumines comme des vérités éternelles sont des reflets déformés. Des images fixées dans un miroir brisé. Le monde est de luttes, oui. L'esprit, parfois, cherche la paix. Mais cette paix est un rêve, pas une réponse. Si le fil d'Ariane s'est rompu, c'est peut-être parce que tu as cessé de vouloir revenir.

LE PRÉTENDANT

Il n'y a rien à quoi revenir.

L'EFFACÉ

Et pourtant je suis là, devant toi, vivant, parlant, traversant le même labyrinthe. Et je t'y cherche encore.

Tu dis que savoir, c'est dérouler un scénario... une comédie navrée, dis-tu, comme si toute tentative de comprendre n'était qu'une pantomime triste, un jeu de masques sur fond de guerre perdue. Tu vois dans le sang tiède de nos résistances une preuve de faillite, mais je n'y vois que la trace du courage — celui de ceux qui, chaque jour, reprennent les armes du sens sans jamais croire vraiment à la victoire.

LE PRÉTENDANT

Et quelle victoire, dis-moi ? L'esprit n'est pas épée, il est rideau. Un voile que nous tirons entre nous et le réel, parce que nous ne supportons pas ce réel. Nous le travestissons, nous l'arrangeons, nous l'évitons. Toute représentation est mensonge, jeu vain, fable inventée pour que le cœur batte encore. Le monde, dans sa brutalité nue, n'a que faire de nos figures de style.

L'EFFACÉ

Mais le mensonge n'est pas toujours fuite. Il peut être forme,

nécessité, outil. Il est aussi langage, et le langage est notre manière d'être au monde. Quand tu parles de rideau, moi je pense à la scène : celle où les vivants rejouent inlassablement l'acte de vivre, malgré tout. Ce n'est pas le monde que nous bannissons, c'est sa cruauté que nous tentons d'apprivoiser.

LE PRÉTENDANT

Tu crois apprivoiser ? Tu ne fais que détourner le regard. La volonté de vivre est un espoir brisé, et la conscience n'est qu'un palliatif à notre incapacité d'être. La clarté des mots n'est qu'un artifice ; au fond, nous marchons dans l'obscurité. Toute lumière que l'on prétend y allumer n'éclaire qu'un tombeau.

L'EFFACÉ

Et pourtant, tu parles. Tu mets des mots sur l'absurde, tu dresses des pensées contre l'ombre, tu construis des systèmes. Si vraiment tout était vide, pourquoi ce besoin de dire ? L'homme ne parle pas depuis le vide, mais depuis une béance qui cherche à se refermer.

LE PRÉTENDANT

J'ai parlé, oui, comme on griffe une paroi dans le noir. Mais ce que j'ai découvert, c'est que le vouloir du monde est sans bonté. Une mécanique aveugle, sourde, impitoyable. La vie ne joue pas

à la hauteur de nos espérances. Elle se querelle elle-même, s'écrase, se dévore.

L'EFFACÉ

Et pourtant tu continues à voir dans cette ruine la seule vérité. C'est là ton aveuglement. Tu crois Wagner t'avoir entendu... mais sa musique déborde ta philosophie. Elle dit autre chose que le renoncement. Elle chante le vertige, l'excès, la chute et même l'extase — pas seulement le repli.

LE PRÉTENDANT

Wagner a compris, à sa manière. Dans la défaite, il a vu la vérité. La guerre que tu évoques, cette guerre de Septante, a laissé plus que des cendres : elle a mis à nu l'illusion du progrès. C'est dans la défaite que l'on mesure la profondeur de la chute, et c'est dans la musique que j'ai entendu l'aveu.

L'EFFACÉ

Mais la défaite n'est pas la fin, Arthur. Elle est un seuil. Le monde n'est pas qu'un théâtre mal joué ; il est aussi le lieu d'un recommencement, d'un acte en gestation. L'Inactuel n'est pas la négation du temps : il est ce qui le traverse. Même ta négation n'échappe pas à ce mouvement. Tu voulais tout refermer — mais voilà que tes idées, malgré toi, sont devenues matière de lutte pour d'autres.

Alors c'est cela que tu laissas derrière toi ? Une pensée recroquevillée, acariâtre, qui se gausse d'un monde qu'elle refuse d'habiter ? Tu fus cité par un fou, Schopenhauer — il y a là une ironie que même toi, tu ne pouvais prévoir. Et que disait-il ? Que les Français sont des singes ? Drôle d'observation pour un homme qui, toute sa vie, refusa le jeu, la danse, le tumulte du vivant. Peut-être, après tout, les singes sont-ils plus humains que les ermites.

LE PRÉTENDANT

Il est facile de ricaner quand on n'a pas vu l'abîme. Le monde des droits, comme tu l'appelles, accorde à l'homme des illusions : celle de l'autonomie, celle du progrès, celle de la dignité. Mais qu'est-ce que cette liberté, sinon un masque posé sur une servitude plus cruelle encore ? Celle de désirer, de vouloir, de souffrir.

L'EFFACÉ

Et pourtant, c'est cette volonté même, nue, tragique, qui constitue notre grandeur. L'homme, dis-tu, s'est trahi en vivant, en espérant... Moi je dis qu'il se trahirait en renonçant. Le tragique n'est pas à taire, mais à embrasser. Ce n'est pas une plaie à panser, mais une blessure dont on fait source. Tu as cru que l'ascèse était le baume — moi je vois en elle une cécité choisie,

un bandeau de philosophe qui prétend se rendre aveugle pour se dire lucide.

LE PRÉTENDANT

Tu te grises de mots. Tu fais du tragique une chanson, de l'angoisse un emblème. Mais que reste-t-il, une fois les cris tus ? Une fatigue immense. Une lassitude du monde, que la musique de Wagner ne soulage que par artifice. Il croyait à l'ascèse, oui — mais en cela même, il m'a trahi. Il a rendu le renoncement séduisant, presque lyrique.

L'EFFACÉ

Et pourtant, à travers ses notes, une dissonance subsiste. Ce n'est pas le confort qu'il compose, mais une tension. Une faille dans la mélodie. On y sent le soupir d'un homme qui ne peut ni vouloir ni cesser de vouloir. Et cela, précisément, c'est humain. Tu n'as pas trahi en doutant. Mais tu as failli en prétendant savoir.

LE PRÉTENDANT

Je n'ai jamais su — j'ai vu. J'ai vu la vanité des formes, l'absurdité du vouloir, la tyrannie du désir. Et j'ai voulu dérober à la vie ce qu'elle a de plus féroce.

L'EFFACÉ

Et moi, je vois ce que tu n'as pas voulu voir : que dans la férocité,

il y a aussi l'élan, et dans la douleur, un possible éveil. Nietzsche t'a reproché ton silence sur le tragique. Je te le reproche aussi. Tu as couvert la blessure d'un drap noir, mais elle brûle encore, et c'est elle qui nous fait marcher.

LE PRÉTENDANT

Tu marches vers l'abîme, en chantant.

L'EFFACÉ

Peut-être. Mais je marche, et je chante. Toi, tu regardes l'abîme en silence, les dents tombées, les mots figés. Et le monde, lui, continue.

SCHOPENHAUER, LE DEMON PHILOSOPHE

Si le silence de dieu peut tout nous pardonner,

Il est vain d'être ascète et de se mortifier :

Laissons tous les désirs notre vie emporter

Dans un combat de dupes qu'on ne saurait gagner.

Un démon philosophe le sort en a jeté :

La vie est un vouloir de nos pairs sacrifier !

Et le champ de bataille, il peut en ricaner,

Est jonché de cadavres par d'autres piétinés.

Un mort-vivant s'accroche au drapeau déchiré

En dressant vers le ciel son sabre ensanglanté ;

Des mourants, de leurs mains, le supplie d'arrêter

Mais le destin dans l'ombre a sa faux dégainé.

De sordides généraux, en sabbat rassemblés,

Imitant les sorcières en leur forêt hantée,

De la guerre des cochons ont le cours approuvé :

Une enfant vers le ciel son foulard a jeté.

Quand son père insoumis sur le sol est tombé

Et qu'aux larmes de sa mère tout le sang fut mêlé,

Leur enfant vers les juges s'est alors avancée :

Son chagrin fut d'une balle par les maitres effacé.

C'est la guerre sans pitié d'un vouloir insensé

Qui, au nom de la vie, n'a que la mort semé ;

Sur le sol se consomment les soldats démembrés :

Ne demeurent du combat que des cendres oubliées.

Et Satan vient en juge de ses ailes déployées :

À genoux les cochons en implorent la pitié !

Or quand vient la justice, par le dieu convoqués,

Les cochons s'en remettent à leur diable adulé.

Dieu voudrait les punir de leurs crimes assumés

Mais voici qu'un penseur, à la barre consigné,

Ricanant sans faiblir, vient les porcs justifier :

La volonté de vivre implique celle de tuer !

Qui veut sauver sa peau doit son pair l'en priver :

Mourir est de la vie le principe nourricier !

Dieu plaida que la Loi dénonce que soit versé

Le sang d'un moindre fort par autrui consommé.

Le diable, de ces paroles, ne fut pas contrarié,

Déclamant que les hommes sont tels qu'on les a faits ;

Les saints dont le jury fut par dieu composé

Estimèrent que leurs peines furent mal récompensées.

Les porcs à leur étable sont ainsi retournés,

Soulagés que leurs crimes les condamnent au fumier.

Satan déploie ses ailes, tel un aigle embusqué

Attend que le chevreau se mette à sa portée.

L'humain, par sa nature, serait donc ce guerrier

Qui convoite de toute chose l'unique propriété ;

À la vie tout convient qui d'autres fut arraché :

Demain n'est garanti qu'aux avides meurtriers.

Le diable a fait des hommes sa propre volonté :

Ils ne sont ni vecteurs ou instruments ciblés

Mais les seules trajectoires de sa pleine cruauté !

L'humain est un néant par le mal habité.

Tel est ce qu'on raconte quand dieu est absenté,

Et le penseur exulte en sa raison caché ;

Le démon philosophe se met à ricaner :

Les hommes sont des mendiants, de fureur assoiffés.

Fadaises, Schopenhauer, car tes dés sont pipés !

Tu penses qu'en ta cervelle un nouveau dieu est né ;

Que fais-tu outre-tombe et de tes dents privé ?

Je te passe le bonjour d'un certain tavernier...

Soyons sérieux, démon ! Car je dois t'annoncer

Qu'autrui sur tes idées a mauvais sort jeté ;

Il fut pourtant des tiens quand il s'est égaré,

Prenant, je te concède, chemin le plus mauvais.

C'est au son de Wagner qu'il s'est enfin levé,

Ses notes de faux-fuyant ne pouvant supporter ;

Alors à ton encontre la critique s'est enflée

Car d'un sombre vouloir tu broyais ta pensée.

Un français Maupassant de toi nous a parlé :

Savais-tu qu'au démon les tiens t'ont comparé ?

Aux lieux de tes venues la peur était semée

Et combien de disciples tes dires ont fourvoyé !

Si je t'en dis le nombre, telle sera ta fierté :

Aussi je n'en dis rien car tu fus méprisé

Par ceux qui, t'écoutant, il te plaisait tromper !

A présent tu n'es plus : revient la volonté.

Non plus celle de la vie dont on était guerriers

Mais vouloir de puissance qui soulève la pensée,

Bien plus haut que le ciel où tu ne fus jamais,

Vers la Libre Etendue de l'Etre et du sacré.

En vain, Schopenhauer, tu croyais m'abuser,

Que la Mélancolie à toi m'aurait livré ;

Je ne suis pas l'en vain ni le désespéré :

En se taisant le monde nous ouvre à la Pensée.

L'EFFACÉ

Te reconnais-tu dans le sabre levé vers le ciel ? Dans la carcasse sèche d'un ascète ricanant sur les ruines d'un monde qu'il a refusé d'habiter ? Je te vois, Schopenhauer, mort-vivant dressé au milieu des charniers, glorifiant l'anéantissement en prétendant parler pour la sagesse. Tu offres à la douleur le luxe

du concept. Tu déguises ton refus de vivre en lucidité philosophique. Mais ce n'est qu'un déguisement.

LE PRÉTENDANT

Et que vois-tu donc, toi, à travers les larmes ? N'ai-je pas simplement dit ce que tout homme éprouve : que la vie blesse, que le vouloir est une plaie, que le monde se construit sur le sacrifice d'autrui ? Ce que vous appelez humanité n'est qu'un théâtre de cruautés polies. Je n'en suis pas le bourreau — je suis le témoin. Le témoin silencieux d'un drame qui se répète depuis l'aube.

L'EFFACÉ

Non, tu n'es pas témoin. Tu es complice. Car en déclarant la guerre perdue, tu invites à ne pas la livrer. En posant le tragique comme vérité absolue, tu ôtes toute possibilité de révolte, toute puissance de création. Tu crois nous délivrer, mais tu nous condamnes à l'impuissance. Ton ascèse est une abdication travestie.

LE PRÉTENDANT

Et que me proposes-tu d'autre ? Que l'on continue de se jeter dans ce combat de dupes ? Que l'on sacrifie encore, par amour du panache ? Tu crois voir dans l'enfant qui lève son foulard un

espoir. Moi, je vois un drame de plus, un cri de plus englouti dans l'indifférence des puissants. Les juges ne rendent pas la justice — ils effacent les preuves.

L'EFFACÉ

Mais alors, pourquoi t'acharnes-tu à parler ? Pourquoi ne t'es-tu pas tu, si tu crois vraiment que tout est vain ? Parce que ton verbe trahit ton vide. Parce que tu es encore ce philosophe blessé qui a trop lu les abîmes et s'y est installé. Parce que tu veux qu'on te suive. Et qu'il y a en toi, derrière le masque du renoncement, une volonté farouche de convaincre.

LE PRÉTENDANT

Je parle parce que le silence est encore plus cruel. Je parle pour que ceux qui souffrent sachent qu'ils ne sont pas seuls. Ma philosophie est un tombeau, certes — mais un tombeau que j'ai décoré de vérités brutes, sans parure. Je ne promets pas la lumière, mais au moins je ne trahis pas la nuit.

L'EFFACÉ

Tu trahis autre chose. Tu trahis la vie elle-même, qui, même dans la nuit, cherche à grandir. Tu refuses les combats parce qu'ils font souffrir. Mais certains combats, Schopenhauer, sont nécessaires. L'enfant qui s'avance vers les juges le sait. Elle a vu son père mourir, sa mère s'effondrer, et elle marche encore. Voilà ce que

tu ne comprends pas : le courage de ceux qui marchent quand même.

Ainsi donc, selon toi, vivre, c'est tuer. Tu es ce philosophe qui, devant les dieux indignés et les saints dépossédés, ose justifier les porcs agenouillés devant Satan. Tu prends la cruauté pour axiome, la prédation pour logique fondamentale. Et tu viens, devant le tribunal de l'éthique, ricaner comme si tout cela était une farce trop humaine.

LE PRÉTENDANT

Je ne fais que dire ce que la nature dicte. Que celui qui veut vivre doit parfois refuser à l'autre le droit d'exister. Tu crois à une justice céleste, moi je contemple la justice terrestre : la plus implacable, la plus sourde, celle qui parle par les crocs, non par les lois. Regarde l'Histoire : elle est le théâtre de la volonté nue, non celui de l'innocence couronnée.

L'EFFACÉ

Mais vois où cela mène. Tu as suivi la volonté jusqu'à ses dernières extrémités, et que reste-t-il ? Des corps sans noms, des cendres balayées par le vent. À force de vouloir la vie sans frein, tu justifies tout — le meurtre, l'indifférence, l'égoïsme. Tu fais de

la barbarie un principe métaphysique. Et tu viens te réfugier dans l'idée que c'est là la vérité nue, la seule, la vraie ?

LE PRÉTENDANT

Ce n'est pas un refuge. C'est un constat. Et je ne suis pas plus le diable que Dieu ne l'est. Le démon ne crée rien : il révèle. Il met à nu. Moi, je n'ai rien dit que le monde ne savait déjà. L'homme tue pour vivre. Le fort écrase le faible. Les cochons se prosternent devant celui qui ne leur demande pas de penser, seulement de survivre. Et quand Dieu tente de faire entendre la voix du juste, ils rient, ou bien ils tirent.

L'EFFACÉ

Non, ils n'écoutent pas parce qu'ils sont déjà conquis par le désespoir. Parce qu'un philosophe comme toi leur a dit que la pitié est une faiblesse, que le sacrifice n'a pas de sens, que la vie est un piège sans lumière. Ce n'est pas Satan qui les possède, Schopenhauer, c'est toi. Tu es leur voix, leur excuse, leur cause.

LE PRÉTENDANT

Et que veux-tu que je leur dise ? Que tout ira bien ? Que le monde est bon ? Que Dieu les aime ? Ce serait leur mentir. Je préfère leur tendre un miroir — même s'il est noir. Mieux vaut voir le néant que d'idolâtrer des fantômes.

L'EFFACÉ

Tu parles comme un messenger d'abîme. Et pourtant, tu revendiques la clarté. Mais ce que tu nommes lucidité n'est que la résignation érigée en dogme. Tu as fait de la négation une foi, et de la guerre une nécessité. Tu veux que la vie saigne pour prouver qu'elle est réelle. Mais le sang, Schopenhauer, n'est pas la vérité : il est seulement le prix que paient les innocents quand les philosophes se trompent.

Les porcs ont regagné leurs étables, tu le vois ? Et toi, Schopenhauer, du haut de ta tour noire, tu les regardes partir, satisfaits que l'abjection leur tienne lieu de sentence. Tu leur as tendu une philosophie comme on tend un miroir brisé à un homme blessé : ce qu'ils y voient, c'est leur propre souillure, justifiée. Non rachetée, non élevée, mais cautionnée.

LE PRÉTENDANT

Ils n'avaient rien à élever. Tu crois que le monde veut être sauvé ? Il veut durer. Il veut mordre, dévorer, prospérer. Mes mots sont

les leurs, je ne fais que traduire ce qui se trame sous la peau. Tu les insultes en les imaginant capables d'autre chose.

L'EFFACÉ

Et toi, tu les condamnes en les pensant incapables. Tu fais de l'homme une bête pour ne pas être déçu. Tu t'imagines lucide parce que tu refuses d'espérer. Mais ce n'est pas de lucidité qu'il s'agit : c'est de peur. Peur de souffrir, peur d'échouer, peur de la lumière — celle qui exige, celle qui ne pardonne pas, mais qui oblige à tenter malgré tout. Ton démon philosophe n'est pas un aigle, il est un vautour qui tourne au-dessus des ruines qu'il a contribué à bâtir.

LE PRÉTENDANT

Tu ne comprends rien. C'est de la connaissance que je parle, pas de morale. Le monde est fait de volonté, et cette volonté est sans visage, sans fin, sans bonté. Elle est, simplement. Ce sont tes illusions qui t'aveuglent.

L'EFFACÉ

Et ce sont tes certitudes qui t'enchaînent. Tu as joué aux dés avec l'existence, et tu crois avoir gagné. Mais tes dés sont pipés, Schopenhauer. Ce que tu as construit, ce n'est pas un système, c'est une cellule. Et dans cette cellule, tu as enfermé toute grandeur humaine. Tu as ôté à l'homme le droit de lutter

autrement que par la négation. Tu es un philosophe de l'enterrement, pas du combat.

LE PRÉTENDANT

Alors quoi ? Tu veux me ridiculiser ? Me rappeler que je suis mort, que mes dents sont tombées et que les taverniers me raillent dans leur ivresse ?

L'EFFACÉ

Non. Je veux te réveiller. Tu n'es pas un démon. Tu es un homme qui a trop souffert pour croire encore en l'amour de la vie. Mais ce n'est pas une vérité, c'est une blessure. Et je ne juge pas ta douleur. Je la refuse comme loi.

LE PRÉTENDANT

Et toi, que proposes-tu ? Des chants de berger, des danses autour d'un feu mourant ? Ton Zarathoustra n'est-il pas un rêve d'orgueil ?

L'EFFACÉ

Un rêve, oui. Mais c'est dans les rêves que l'homme a parfois aperçu le vrai visage de la liberté. Toi, tu crois en la gravité de l'être, moi je choisis son élan. Toi tu pèses, moi j'élève. Il faut plus de courage pour aimer la vie que pour la mépriser.

LE PRÉTENDANT

Soyons sérieux, cher contradicteur. Je me dois de t'annoncer que tes semblables ont jeté un mauvais sort sur mes idées. Ce n'est pas faute d'avoir tenté de les élever... Pourtant, l'un des tiens, jadis séduit par mes principes, a fini par se détourner. Il a pris, je l'admets, le plus abrupt des chemins — mais il fut mien, un temps.

L'EFFACÉ

Oui, je le sais. C'est au son de Wagner qu'il s'est levé. Il n'a plus supporté les notes amollies d'une musique qui fuyait la vie. Il a vu dans tes principes un piège et non une délivrance. Alors il s'est mis à parler contre toi, avec la violence des justes : car tu broyais ta pensée dans l'ombre d'un vouloir malade.

LE PRÉTENDANT

Ah... Wagner. Et Maupassant, dis-tu. L'un dans les brumes de Bayreuth, l'autre dans les vapeurs d'absinthe. Crois-tu que leur jugement m'atteint ? La peur, dis-tu encore, aurait précédé mes venues ? Peut-être... mais les grands esprits n'effraient que les âmes faibles. Ce sont les disciples qui me trahissent, non mes idées.

L'EFFACÉ

Tu en as eu tant, des disciples, que leur nombre te donnerait fierté, alors je le tairai. Saurais-tu entendre qu'ils t'ont méprisé, eux qui t'avaient cru ? Tu les as séduits, oui, mais pour mieux les détourner d'eux-mêmes. Et maintenant que tu n'es plus, vois : revient la volonté... mais ce n'est plus la tienne.

LE PRÉTENDANT

Quelle autre volonté donc ? Celle de souffrir davantage ? Celle d'aimer un monde qui dévore ses enfants ?

L'EFFACÉ

Non. Ce n'est plus la volonté de vivre, ce combat usé où l'homme était un guerrier harassé. C'est la volonté de puissance, celle qui soulève la pensée au lieu de l'éteindre. Elle ne s'épuise pas dans l'effort de survivre, elle s'élance vers la libre étendue. Là où tu n'as jamais mis les pieds. Là où commence le sacré.

LE PRÉTENDANT

De grands mots pour un rêve vide.

L'EFFACÉ

Tu croyais m'abuser, Schopenhauer. Tu pensais que la mélancolie m'aurait livré à toi, comme une offrande docile. Tu t'es trompé.

Je ne suis pas *l'en vain*. Je ne suis pas le désespéré. Le monde se tait, oui... mais dans ce silence, une autre pensée s'éveille.

LE RIRE DU DESTRUCTEUR

I. Le Rire

Je marche sur la terre, et n'y vois que des ombres. Où sont les hommes ? Auraient-ils disparu, mangés par la colère d'un faux passant ? ce mangeur d'hommes, il riait, tu t'en souviens ? un rire hideux, disait Musset, cri d'une bête qui dévore en riant ce qu'elle détruit. Et s'il est mort, lui aussi, mais que son rire survit, alors j'en briserai les os, j'en ferai cendres et silence.

Il rit encore, je l'entends. Même sans dents, il ricane. Et celui qui ose affirmer qu'il ne rit plus se trompe ou, pire, il ment car le silence où s'éteignent les pas est son domaine, il habite les replis, les non-dits, les soupirs étouffés. Il est le Destructeur qui tout efface en moquant l'espérance. Et vous, ombres qui traînez sur les murs, l'entendez-vous encore ?

II. Les Ombres (voix lyrique)

Les ombres, ce sont des lapins, dit-on, des bêtes à grandes oreilles, pareilles aux ânes qui n'entendent rien. Fuyantes, timides, elles aiment l'obscurité, se tapir dans les coins, suivant nos pas comme un chien sans désir que sa laisse ; toujours derrière, elles se souviennent, mémoire infidèle, mais ne savent plus de quoi : juste le pas qui résonne sur les pavés.

Elles disent qu'elles ont beaucoup voyagé, sur tous les continents, qu'elles ont vu danser des filles dans le désert leurs pieds nus dans le sable, qu'elles ont mangé des nuages au sommet des montagnes. Mais ce ne sont que mots, souvenirs d'ombres des paroles égarées, bagages abandonnés sur un quai d'où ne part aucun train, des parchemins effacés par la pluie quand elle pleure sur le monde.

III. Le Silence du rire (prophétique)

Entendez-vous ce rire tapi dans le silence, au creux d'un arbre, ce rire qui embrase tout et ne laisse que des cendres, ce rire du Destructeur, vorace, sans visage, sans désirs et sans âme, qui n'épargne rien, ni l'éclat ni la tendresse ? Bien sûr vous l'entendez ! Il n'a pas besoin de mots car le monde lui suffit, son sang, sa chair, et les ombres, croyant pourtant marcher, ne font qu'attendre.

Vous qui avez de grandes oreilles, trop grandes, vous lapins capteurs de sons, êtes-vous donc sourdes au silence où il se terre avec patience ? Rien ne vous alerte de sa présence moqueuse, non vous n'y voyez rien car votre fidélité à l'éternel passé est un bandeau, le vôtre assurément, un attachement stérile à des

traces effacées, mutisme de la glaise, des empreintes oubliées dans le sable mouvant de votre indifférence.

IV. L'attente sans horizon (lyrique)

Les ombres attendent, figées dans leur veille, suspendus à la lumière, pareilles à ces deux-là qui attendaient Godot mais il ne viendra pas. Le vent souffle, mais il ne les touche plus, il les survole comme un abîme, et même la lumière semble s'y briser sans éclat, tout juste un étirement. Elles regardent vers le lointain, sans jamais le nommer, l'ineffable absent, leur regard n'est pas veille, juste une attente au pied de l'arbre mort.

Godot ne viendra pas ! Comment le pourrait-il ? Sur quel chemin ? L'attendu ? Mais c'est l'Absent, l'au-delà du visible, désincarné, pas un retardataire, un lointain pur, un horizon toujours en fuite, inaccessible aux cœurs domestiqués les vôtres, fidèles comme tous les chiens. Vous espérez s mais ans y croire, vous guettez sans rien vouloir, et même le rire du monstre, qui vous suit comme une ombre, vous ne l'entendez pas.

V. L'origine du silence (prophétique)

Voilà pourquoi les hommes, avant de naître, ont disparu : ce n'est pas la guerre, ce n'est pas la faim, ni même l'oubli, mais un rire, un rire qui tue sans jamais rien frapper, un rire qui moque la foi,

l'espoir, la beauté trop fragile, les rêves aussi, et puis, d'un souffle railleur, il efface tous les lendemains, et oui ils sont tombés, pas sous le poids, mais sous son propre vide.

Souvenez-vous, ombres dociles, de ce que vous étiez : voyageurs dressés contre l'en vain, fiers, désirants toutes les aubes, mais ce rire vous a vidés du moindre but, vous les sans-destin, vous êtes devenus sages, prudents, désorientés, des contentés, Les pessimistes las, assoupis d'une fatigue sèche, écrasés du non-vouloir, des cendres debout, incapables d'aimer ce qui nous vient encore.

VI. La transparence des ombres (lyrique)

Il rit encore, je vous l'assure, il rit de vous, de vos silences si transparents qu'on y voit l'oubli. Vous marchez sans ombre propre, et c'est là le comble : votre propre trace vous échappe dans la lumière. Vous êtes malades d'un oubli trop bien accepté, comme si vivre ne consistait qu'à effacer ce qu'on fut.

Et l'homme, ce grand malade, s'éteint dans son néant, comme la lumière du soir meurt sur la mer, poussé lentement vers le bord de son abîme, où le rire du Destructeur devient éteignoir du monde. Ce rire a fait de la fin un luxe de jouissance, et vous l'avez laissé faire, sans même le haïr.

VII. Le marteau des dieux (prophétique)

Je ne crois pas qu'il puisse gagner toujours, ce rieur sans visage, peut-être un jour se lèvera un rire plus fort, plus clair, ou un marteau, forgé par des dieux devenus forgerons, pour sculpter non pas un temple, mais un homme éveillé. un homme qui sortira, non du néant, mais de la pierre, et dans ses mains, le cri silencieux de tout ce qui attend depuis

Les origines. Ce marteau-là, les ombres ne peuvent pas le soulever, trop lourdes de leur seule transparence, trop figées dans l'obscurité. Mais viendra celui qui entend ce qui ne fait pas de bruit, petites oreilles, qui sait que l'avisé ne vient pas du vacarme, du choc ou des tumultes, il frappera juste, dans le flanc, dans la forme, dans la faille d'une pierre fendue et du roc, hier inerte encore, naîtra une figure qui ne voudra plus se détourner.

VIII. La main qui sculpte (lyrique)

Et s'il venait, ce sculpteur, avec sa patience grave, sa main calleuse, tendue vers la matière obscure, il ne chercherait pas à imposer, ni à effacer : mais à révéler le silence contenu dans la pierre. Ce serait une naissance sans cri, sans larmes, sans or, juste une forme qui s'élève lentement de l'intérieur.

Il n'y aurait pas de miracle, ni de prophétie mais une parole nue, sans discours ni doctrine, qui dirait seulement : « Voici. » Et cela suffirait. L'homme nouveau ne parlerait pas beaucoup, mais son regard porterait plus loin que les siècles, et sa présence seule ferait taire le Destructeur.

IX. L'ultime question (prophétique)

Qui suis-je, moi, d'oser encore penser parmi les ombres ? Sourd peut-être au rire du Destructeur, mais non indemne. Je ne suis pas le sculpteur, je n'ai que ma voix, tremblante, et cette raison vive qui me tient debout dans l'obscur. Penser, c'est frapper à la porte de ce qui ne se dit pas, c'est se blesser au seuil de l'indicible, sans gémir.

Les mots sont trop courts, trop usés pour ce qu'ils cherchent. Mais il en est un autre, plus ancien, plus ample : le chant. Quand la pensée se tait, il se lève, frère muet du verbe, chant-poème, fragile arche dressée sur les eaux de l'oubli. Là où la philosophie s'échoue, la poésie murmure encore, et dans ce murmure s'ouvre l'interligne d'un avenir.

X. L'homme nouveau (lyrique)

Ce n'est pas une fin, mais un recommencement, peut-être. Le monde attend un sculpteur, ou simplement un ami. Un qui ne

parle pas trop, mais dont le silence éclaire. Un qui viendra dans la septième solitude, au cœur du tragique, non pour consoler, mais pour façonner l'espérance nue, non pour promettre, mais pour tenir dans l'absence.

Car de tout ce qui fut ne demeure que le lieu. Un banc, une page vierge, un soupir dans la poussière. Et c'est là, précisément là, que tout recommence. Le rire s'éteindra non par haine, mais par surcroît de sens. Et toi, ombre demeurée, tu reprendras forme dans la lumière du mot premier. Celui qu'aucun rire ne peut effacer.

L'ENCHANTEUR

Note : librement inspiré de Nietzsche (« Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV, « L'enchanteur »)

Mais en contournant un rocher, Zarathoustra vit, non loin au-dessus de lui, sur le même chemin, un homme qui gesticulait des membres, comme un fou furieux et qui finit par se précipiter à terre à plat ventre. « Halte ! dit alors Zarathoustra à son cœur, celui-là doit être l'homme supérieur, c'est de lui qu'est venu ce sinistre cri de détresse, — je veux voir si je puis le secourir. » Mais lorsqu'il accourut à l'endroit où l'homme était couché par terre, il trouva un vieillard tremblant, aux yeux fixes ; et malgré toute la peine que se donna Zarathoustra pour le redresser et le remettre sur les jambes, ses efforts demeurèrent vains. Aussi le malheureux ne sembla-t-il pas s'apercevoir qu'il y avait quelqu'un auprès de lui ; au contraire, il ne cessait de regarder de ci de là en faisant des gestes touchants, comme quelqu'un qui est abandonné et isolé du monde entier. Pourtant à la fin, après beaucoup de tremblements, de sursauts et de reploiements sur soi-même, il commença à se lamenter...

L'ENCHANTEUR

J'ai si froid ! Qui pourra me réchauffer de ses mains chaudes, m'aimer, même peu mais assez pour la vie me soit moins pesante. Je suis là, étendu sur ce sol cailleux, frissonnant, pareil au moribond dont réchauffe les pieds, secoué, tremblant de fièvres inconnues, glacé par

ce frimas, égaré dans ce brouillard de givre. Pensée ! Toi l'innommable, la voilée, l'effrayante, prédateur de tout mon être depuis ces nuages où tu te caches, chasseur impitoyable, tu es la foudre dont se sont brisés tous mes os. Et tu m' observes de cet œil mauvais depuis la nuit obscure, tu me figes dans mes tourments. Dieu inconnu qui me terrasse, m'écorche, cruel chasseur qui ouvre mes entrailles, buveur de sang, profanateur de toute vie, sanguinaire, ignominie, ne vois-tu pas combien je me tords sous tes coups répétés. Et moi, faut-il que je te craigne ? Eh non ! Tu peux frapper, encore, plus fort, soulage donc ta propre souffrance, as-tu jamais tremblé devant la souffrance des hommes ? Non ! Tu ne le peux pas, tu es aride comme le désert, sans cœur, sans parole, sans fierté. Voudrais-tu me tuer ? Bien sûr que non, je le sais bien, tu veux me faire souffrir, que je devienne martyr de ce trop-plein de haine, victime mais jamais mort. Ah ! Ah ! Et oui je ris, je ris de te voir ramper jusqu'à moi tel un serpent qui glisse sur les rochers quand la nuit se pose sur lui et le délivre de l'apparence. Déjà je sens ton souffle, ton haleine sulfureuse presser mon corps et le ronger comme un bois mort. Mais que veux-tu donc si ce n'est pas ma mort ? Parle donc, fils de la nuit ! Ah te voilà bien proche, penché sur ma respiration ; et oui je vis encore ! Tu scrutes mon cœur, qu'y cherches-tu ? Serais-tu jaloux de mon être de chair et peu d'esprit, va-t'en ! Eloigne-toi de moi, pars donc aussi loin que tu peux. Une échelle ! Qu'espères-tu donc en faire ? Pénétrer dans mon cœur, dans mes pensées les plus profondes, impudent et voleur ? Mais qu'ai-je donc qui te manque au point d'autant le convoiter ? Dieu bourreau qui me torture en vain car tu veux m'extorquer, je le sais bien, mais de quoi donc puisque je ne suis rien. Ah je comprends ! Tu

voudrais que je rampe à tes pieds, pareil au chien, m'oubliant moi-même, enivré et hors moi-même, plus personne, ton jouet aimant, ta chose, ta distraction peut-être. Tu perds ton temps ! Frappe, plus fort encore, je ne suis pas ton chien, jamais ! Tu m'entends ? Ton prisonnier seulement, maudit chasseur aux mains trop courtes, sans poignard pour m'éventrer : pas un chien, te dis-je, ton gibier seulement, le plus fier de tous tes prisonniers. Parle ! Que veux-tu ? Une rançon ? Alors exige beaucoup de moi, c'est ma fierté qui te le dit. Tu veux bien plus encore, mon être tout entier ? Tu tortures ma fierté et bien soit ! Donne-moi seulement un peu d'amour, de quoi me réchauffer, donne un regard, rien de plus, à celui qui est le plus seul, oui abandonne-toi, donne-toi à moi, si peu mais juste assez pour que la glace s'éloigne de moi. Mais tu ne dis rien, tu me persécutes dans le silence : réponds, soulage ta divine conscience, un mot seulement. Et non ! Tu es déjà parti...

Mais en cet endroit Zarathoustra ne put se contenir plus longtemps, il prit sa canne et frappa de toutes ses forces sur celui qui se lamentait.

ZARATHOUSTRA

Arrête-toi ! Arrête-toi, histrion ! Faux-monnayeur ! menteur incarné ! Je te reconnais bien ! Je veux te mettre le feu aux jambes, sinistre enchanteur, je sais trop bien en faire cuire à ceux de ton espèce !

L'ENCHANTEUR, se levant d'un bond

Cesse, ne me frappe plus, ô Zarathoustra ! Tout cela n'a été qu'un jeu ! Ces choses-là font partie de mon art ; j'ai voulu te mettre à l'épreuve, en te donnant cette preuve ! Et, en vérité, tu as bien pénétré mes pensées ! Mais ce n'est pas une petite preuve que tu m'as donnée de toi-même. Tu es *dur*, sage Zarathoustra ! Tu frappes durement avec tes « vérités », ton bâton noueux me force à confesser *cette* vérité !

ZARATHOUSTRA, irrité et le visage sombre

Ne me flatte point, histrion dans l'âme ! Tu es un faux-semblant : pourquoi parles-tu de vérité ? Toi le paon des paons, mer de vanité, qu'est-ce que tu jouais devant moi, sinistre enchanteur ? En qui devais-je croire lorsque tu te lamentais ainsi ?

L'ENCHANTEUR

C'est l'expiateur de l'esprit que je représentais : tu as toi-même inventé ce mot jadis, le poète, l'enchanteur qui finit par tourner son esprit contre lui-même, celui qui est transformé et que glace sa mauvaise science et sa mauvaise conscience. Et avoue-le franchement : tu as pris du temps, ô Zarathoustra, pour découvrir mes artifices et mes mensonges ! Tu croyais à ma misère, lorsque tu me tenais la tête des deux mains, je t'ai entendu gémir : « On l'a trop peu aimé, trop peu aimé ! » Que je t'aie trompé jusque-là, c'est ce qui faisait intérieurement jubiler ma méchanceté.

ZARATHOUSTRA

Tu dois en avoir trompé de plus fins que moi. Je ne suis pas sur mes gardes devant les trompeurs, il *faut* que je m'abstienne de prendre des

précautions : ainsi le veut mon sort. Mais toi il *faut* que tu trompes : je te connais assez pour le savoir ! Il faut toujours que tes mots aient un double, un triple, un quadruple sens. Même ce que tu viens de me confesser maintenant n'était ni assez vrai, ni assez faux pour moi ! Méchant faux-monnayeur, comment saurais-tu faire autrement ! Tu farderais même ta maladie, si tu te montrais nu devant ton médecin. C'est ainsi que tu viens de farder devant moi ton mensonge, lorsque tu disais : « Je ne l'ai fait *que* par jeu ! » Il y avait aussi du *sérieux* là-dedans, tu *es* quelque chose comme un expiateur de l'esprit ! Je te devine bien : tu es devenu l'enchanteur de tout le monde, mais à l'égard de toi-même il ne te reste plus ni mensonge ni ruse, pour toi-même tu es désenchanté ! Tu as moissonné le dégoût comme ta seule vérité. Aucune parole n'est plus vraie chez toi, mais ta bouche est encore vraie : c'est-à-dire le dégoût qui colle à ta bouche.

L'ENCHANTEUR, d'une voix hautaine

Qui es-tu donc ! Qui a le droit de *me* parler ainsi, à moi qui suis le plus grand des vivants d'aujourd'hui ?

Un regard vert fondit de ses yeux sur Zarathoustra. Mais aussitôt il se transforma...

L'ENCHANTEUR, tristement :

Ô Zarathoustra, je suis fatigué de tout cela, mes arts me dégoûtent, je ne suis pas *grand*, que sert-il de feindre ! Mais tu le sais bien : j'ai

cherché la grandeur ! Je voulais représenter un grand homme et il y en a beaucoup que j'ai convaincus : mais ce mensonge a dépassé ma force. C'est contre lui que je me brise. Ô Zarathoustra, chez moi tout est mensonge ; mais que je me brise, cela est *vrai* chez moi !

ZARATHOUSTRA, l'ai sombre et le regard tourné vers le sol

C'est à ton honneur d'avoir cherché la grandeur, mais cela te trahit aussi. Tu n'es pas grand. Vieil enchanteur sinistre, ce que tu as de meilleur et de plus honnête, ce que j'honore en toi c'est que tu te sois fatigué de toi-même et que tu te sois écrié : « Je ne suis pas grand. » C'est en *cela* que je t'honore comme un expiateur de l'esprit : si même cela n'a été que pour un clin d'œil, dans ce moment tu as été vrai.

Mais, dis-moi, que cherches-tu ici dans *mes* forêts et parmi *mes* rochers. Et si c'est pour *moi* que tu t'es couché dans mon chemin, quelle preuve voulais-tu de moi ? En quoi voulais-tu *me* tenter ?

Ainsi parlait Zarathoustra et ses yeux étincelaient. Le vieil enchanteur fit une pause, puis...

L'ENCHANTEUR

Est-ce que je t'ai tenté ? Je ne fais que chercher. Ô Zarathoustra, je cherche quelqu'un de vrai, de droit, de simple, quelqu'un qui soit sans feinte, un homme de toute probité, un vase de sagesse, un saint de la connaissance, un grand homme ! Ne le sais-tu donc pas, ô Zarathoustra ? *Je cherche Zarathoustra.* »

Alors il y eut un long silence entre les deux ; Zarathoustra, cependant, tomba dans une profonde méditation, en sorte qu'il ferma les yeux. Puis, revenant à son interlocuteur, il saisit la main de l'enchanteur...

ZARATHOUSTRA, empli de ruse et de politesse

Eh bien ! Là-haut est le chemin qui mène à la caverne de Zarathoustra. C'est dans ma caverne que tu peux chercher celui que tu désirerais trouver. Et demande conseil à mes animaux, mon aigle et mon serpent : ils doivent t'aider à chercher. Ma caverne cependant est grande. Il est vrai que moi-même je n'ai pas encore vu de grand homme. Pour ce qui est grand, l'œil du plus subtil est encore trop grossier aujourd'hui. C'est le règne de la populace. J'en ai déjà tant trouvé qui s'étiraient et qui se gonflaient, tandis que le peuple criait : « Voyez donc, voici un grand homme ! » Mais à quoi servent tous les soufflets de forge ! Le vent finit toujours par en sortir. La grenouille finit toujours par éclater, la grenouille qui s'est trop gonflée : alors le vent en sort. Enfoncer une pointe dans le ventre d'un enflé, c'est ce que j'appelle un sage divertissement. Écoutez cela, mes enfants ! Notre aujourd'hui appartient à la populace : qui peut encore *savoir* ce qui est grand ou petit ? Qui chercherait encore la grandeur avec succès ! Un fou tout au plus : et les fous réussissent. Tu cherches les grands hommes, singulier fou ! Qui donc t'a *enseigné* à les chercher ? Est-ce aujourd'hui le temps opportun pour cela ? Ô chercheur malin, pourquoi me tentes-tu ?

De Zarathoustra le cœur fut consolé, et, en riant, il continua son chemin.

SCHOPENHAUER, DEMON PHILOSOPHE ET ENCHANTEUR

Schopenhauer peut être lu comme un philosophe rigoureux, héritier de Kant et promoteur d'une métaphysique de la volonté. Mais si l'on gratte la surface, ce sérieux se fissure. Il se dit kantien, mais il en est un mauvais disciple, car il détourne l'exigence critique vers une construction personnelle qui se veut système et se révèle surtout mise en scène. Sa pensée se déploie moins comme un enchaînement rationnel que comme une dramaturgie du désespoir.

Schopenhauer est un enchanteur. Il use du verbe comme d'un sortilège. Son écriture fascine, séduit, captive, non par la force de démonstrations rigoureuses, mais par la puissance d'un style qui transforme ses intuitions en certitudes et ses ressentiments en vérité philosophique. Comme tout enchanteur, il colore l'existence, il enjolive le tragique pour mieux le diaboliser. Sa métaphysique, sous ses airs de profondeur, est une comédie verbale qui se nourrit de son propre effet d'ombre et de lumière.

Cet enchanteur n'est pas seulement philosophe, il est aussi comédien. Il dramatise le monde, il donne à la souffrance un décor métaphysique, il diabolise la vie pour en tirer une grandeur sombre. Mais cette grandeur repose sur le pouvoir des mots, sur la magie d'une prose qui s'enfle et se cabre, plus que sur une construction conceptuelle solide. C'est un théâtre de la pensée, et non une architecture.

Ainsi, le rapprochement avec la figure de l'Enchanteur chez Nietzsche prend tout son sens. Après l'examen attentif de son œuvre, il convient

de le mettre en scène pour ce qu'il est aussi : un histrion de la vérité, un illusionniste du désespoir. C'est pourquoi l'épisode de Zarathoustra, repris et réécrit en forme de dialogue théâtral, peut servir d'épilogue. Il dévoile, par le biais de la fiction et du masque, ce que Schopenhauer fut en profondeur : un enchanteur du verbe, capable de fasciner, mais condamné à se trahir dans son propre artifice.